

GUSTAVE
FLAUBERT
MAXIME
DU CAMP

PRÉFACE DE JEAN-CLAUDE PERRIER



**VOYAGE
EN ORIENT**

Gustave Flaubert
Maxime du Camp

ARTHAUD

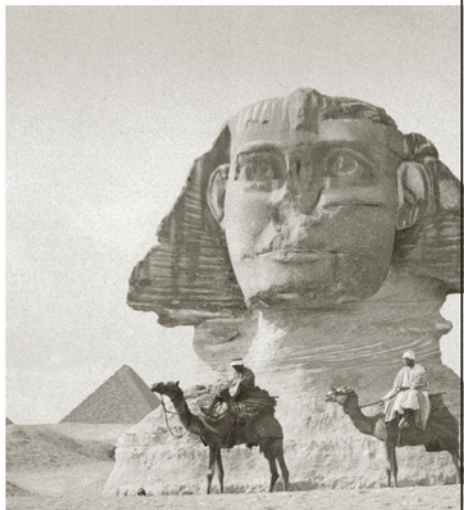
GUSTAVE
FLAUBERT
MAXIME
DU CAMP

**VOYAGE
EN ORIENT**

En 1849, Gustave Flaubert, 28 ans, s'ennuie à Croisset. Pour vaincre sa mélancolie, on lui conseille l'Orient. D'autres avaient effectué ce fabuleux voyage avant lui. Lord Byron en 1809; Chateaubriand en 1821; Lamartine en 1832. Flaubert veut suivre leurs traces et leur exemple. C'est en compagnie de son ami Maxime Du Camp qu'il accomplit le grand voyage de sa vie (1849-1851). Rien de commun avec le tourisme d'aujourd'hui: une croisière sur le Nil dure à l'époque quatre mois et demi.

Cette expédition de deux écrivains a inspiré deux œuvres: *Le Nil*, dédié à Théophile Gautier, dans lequel Du Camp, sans jamais nommer Flaubert, s'attache à une description précise des pays, monuments et personnes qu'ils ont visités. Flaubert, dans son *Voyage en Orient*, retranscrit plutôt les ambiances, les couleurs et les émotions éprouvées.

Ces deux récits mythiques, en dépit de leurs différences, témoignent tant chez Flaubert que chez Du Camp d'une aventure initiatique qui marque la fin de leur jeunesse.



ARTHAUD

Voyage en Orient

Gustave Flaubert
Maxime Du Camp
Préface de Jean-Claude Perrier

Voyage en Orient

Le Nil

ARTHAUD

© Flammarion, Paris,
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-8795-6

PRÉFACE

DEUX BARBARES EN ORIENT

Gustave Flaubert est né en décembre 1821, sept mois après la mort de Napoléon à Sainte-Hélène ; Maxime Du Camp en février 1822, l'année où Jean-François Champollion revendique publiquement le déchiffrement des hiéroglyphes. Ils sont tous deux fils de chirurgiens, militaire pour le second. Ils se sont rencontrés à Paris, en 1843, lorsqu'ils étudiaient (brièvement) le droit. Ils sont devenus amis, presque frères au début, même si leurs relations se refroidiront après 1856, à la suite de la publication, dans *La Revue de Paris* que dirigeait Du Camp, de l'édition préoriginale de *Madame Bovary*, jugée fautive par son auteur. Flaubert, lorsqu'il était question de son œuvre, savait se montrer fort ombrageux. Même si son éditeur, au moment de l'éprouvant procès contre le roman, se conduisit de façon impeccable. Cependant, la grande différence entre eux était que Du Camp avait choisi le siècle et ses honneurs, tandis que Flaubert s'était voué corps et âme à l'écriture. « Nous ne suivons plus la même route ; nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise où chacun demande ! Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer. Si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil ! » Ces lignes orgueilleuses et insolentes datent de 1856, déjà, quand Flaubert travaillait encore à *Madame Bovary*.

Tous deux sont des enfants de l'Empire pour l'histoire, et du romantisme en littérature. Or Napoléon, même quand il n'était encore que Bonaparte, avait rêvé de conquérir l'Orient et, nouvel Alexandre, de pousser jusqu'à l'Inde afin de damer le pion à l'ennemi anglais. D'où, en 1798, la campagne d'Égypte, laquelle se solda, à cause du double désastre, maritime puis terrestre, d'Aboukir (en 1798 et 1801), par un fiasco militaire, mais par un indéniable succès culturel : les cent soixante-sept scientifiques emmenés par le jeune général firent plus pour la conquête pacifique de l'Égypte que ses soldats, et suscitèrent en France et, partant, à travers toute l'Europe, un véritable engouement pour le pays des Pharaons, phare de toute une Antiquité redécouverte dans la foulée. Dominique-Vivant Denon, qui fut de l'expédition et publia son *Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte* en 1802, puis collabora à la monumentale *Description de l'Égypte*, dont la publication courut de 1809 à 1829 ; Chateaubriand, qui avait visité l'Égypte en 1821 ; Lamartine, en 1832 ; Champollion, qui y fouille pour la première fois de 1828 à 1830 ; puis ses successeurs, dont le grand Mariette Pacha, lequel découvre le Sérapeum de Saqqara en 1850 – alors que Flaubert et Du Camp se trouvaient toujours dans le pays – furent les héros, ou les témoins, de cette égyptomanie qui donna lieu à la naissance d'une branche nouvelle de l'archéologie : l'égyptologie, laquelle devint, au fil du XIX^e siècle, une « discipline française » (Robert Solé). Une suprématie vite contestée, d'ailleurs, par les Anglais, les Italiens, les Allemands, et même les Américains !

Après le Grand Tour que les jeunes gens de bonnes familles européennes se devaient d'effectuer, en général en Italie ou en Grèce, afin de parfaire leur éducation, il était devenu de bon ton de partir à la découverte de l'Orient, avec l'Égypte comme porte d'accès à un monde fascinant, tumultueux, exotique, plus libre en matière de mœurs (à condition

Préface

de n'être point femme, autochtone, et juste de passage), et riche d'un patrimoine antique extraordinairement conservé, spectaculaire, à dessiner, peindre ou photographier, comme le fit Du Camp.

Gustave et Maxime, jeunes rentiers qui, à respectivement 28 et 27 ans n'avaient pas encore fait grand-chose de leurs vies (à part la première mouture d'un roman, pour l'un, et un premier voyage en Orient, pour l'autre), décident donc de s'embarquer, fuyant aussi leurs familles. Et puis, les médecins avaient décrété qu'un voyage ferait du bien à la santé de Flaubert, épileptique depuis 1844, neurasthénique depuis toujours. Du Camp s'occupe des visas, leur fait confier à chacun une vague mission officielle (archéologique pour lui, de la part du ministère de l'Instruction publique, « commerciale » pour son ami, de la part du ministère de l'Agriculture et du Commerce, qui le charge de faire un point sur l'itinéraire des caravanes, cela ne s'invente pas), et le tandem part, fin 1849. À l'origine, Flaubert a prévu un périple dément : Égypte, Nubie (Soudan actuel), Palestine, Syrie, Perse (Iran actuel), Turquie, Arménie, Grèce, Italie... Ils n'en accompliront qu'une partie, vaste tout de même, puisque leur aventure commune a duré plus d'un an et demi.

Chacun en a laissé le récit, assez particulier. Dans son *Voyage en Orient*, inachevé et inédit à sa mort, Flaubert tente de raconter leur aventure, en s'attachant presque plus à l'ambiance et aux conditions du voyage qu'à ce qu'ils ont vu. Dans son *Nil*, écrit à la première personne et où Flaubert n'est même pas nommé, Du Camp se montrera plus « sérieux », décrivant très précisément le pays, ses paysages et ses monuments. Mais il n'écrit que sur l'Égypte. En revanche, dans ses *Souvenirs littéraires*, il se lâche, et n'hésite pas à étriller son compagnon de voyage, au caractère difficile, au comportement parfois compliqué. Mais toujours de bonne humeur, surtout lorsque les autorités le reçoivent avec

Voyage en Orient

les honneurs, et quand il ne s'ennuie pas. Car Flaubert s'ennuyait facilement.

Plus d'un siècle et demi après cette odyssée, et son double accomplissement littéraire, alors que l'Égypte antique fascine plus que jamais le public français, et que des découvertes archéologiques de première importance s'y font tous les jours, il nous a paru opportun de donner à lire, dans un même volume, à la suite l'un de l'autre, les récits de l'illustre Gustave Flaubert et du bien oublié Maxime Du Camp. L'un reconstitué par des archéologues littéraires d'après ses carnets, l'autre achevé, abouti et publié. Et même si bien des mystères demeurent : pourquoi les deux amis n'ont-ils pas effectué leur grand tour complet ? Pourquoi se sont-ils séparés à Rome ? Et quel fut exactement l'itinéraire du retour de Flaubert en Italie ? On ne le saura sans doute jamais, comme on ignore toujours la plupart des secrets des anciens Égyptiens. C'est ce qui fait leur charme.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Gustave Flaubert

Voyage en Orient

PRÉSENTATION

Ce périple, l'un des quelques, seulement, que Gustave Flaubert a effectués au long de son existence, peut être considéré comme le voyage de sa vie.

Par sa durée, du 22 octobre 1849, un lundi qu'on imagine pluvieux et morose, jour de son départ de sa maison de Croisset, non loin de Rouen, en Normandie, jusque vers le 15 juin 1851, date de son retour à Paris, soit dix-neuf mois. Par sa destination : l'Orient, cet Orient dont Flaubert a rêvé depuis son adolescence, et qu'il a placé au cœur de ses tout premiers écrits. Dans *L'Éducation sentimentale* encore, dans sa première version originelle commencée en 1843, l'Orient antique occupe une place majeure. Ensuite, une vaste partie de son œuvre intégrera une dimension « exotique » orientale.

Par l'aventure qu'il représente pour un homme plutôt casanier et bourgeois, laquelle passe par ce « dérèglement de tous les sens » que revendiquera plus tard le jeune Arthur Rimbaud, avant de partir, lui aussi, pour un autre Orient.

Par le récit qu'il en a tiré, enfin, ce *Voyage en Orient* qu'il n'a pas mis au net ni publié, divers et inachevé donc, d'intérêt inégal selon les parties – celle sur la Grèce, sur le chemin du retour, est plus faible que les précédentes, notamment celle consacrée à l'Égypte, le morceau de bravoure de l'ensemble ;

celle sur l'Italie n'est souvent qu'un catalogue d'œuvres à voir ou vues, une énumération comme sur un agenda –, se révèle néanmoins passionnant. Il inspirera une œuvre-culte pour les amateurs de Flaubert : *Salammô* (1862), dont la rédaction aura nécessité un autre voyage, le dernier de l'écrivain, dans un Orient plus proche, l'Algérie et la Tunisie, en 1858.

D'après le prologue du *Voyage en Orient*, Flaubert et son compagnon Maxime Du Camp quittent Paris (où ils ont largement bamboché avec des amis) le 29 octobre 1849, pour Marseille d'où ils s'embarquent. Les carnets sont muets sur le voyage et l'escale à Malte, où ils sont coincés du 7 au 15 novembre, pour cause de tempête. Le texte proprement dit commence le 6 février 1850, sur la cange¹, le bateau avec lequel ils remontent le Nil, tout en mêlant des souvenirs plus anciens, ainsi que le récit, en flash-back, du voyage de Paris à Marseille, puis de ce qu'ils ont vécu, vu et visité depuis qu'ils ont débarqué en Égypte le 16 novembre, à Alexandrie. Après une excursion à Rosette, les voici au Caire. Puis ils remontent le Nil jusqu'à Abou-Simbel, le redescendent jusqu'au Caire, via Louxor et Kosseir. Le 2 juillet 1850, ils sont de retour à Alexandrie, où ils séjournent une quinzaine avant de s'embarquer pour Beyrouth. Ils y demeurent une dizaine de jours. Après quoi, par mer toujours, ils descendent vers Jérusalem en longeant les côtes du Liban, visitant Sidon, Tyr, puis Saint-Jean-d'Acre. Du 8 au 23 août, les voici à Jérusalem. Ensuite, ils gagnent Damas, via Naplouse, Nazareth et Tibériade. Après un court séjour en Syrie, ils retournent au Liban, jusqu'à Beyrouth par la plaine de la Bekaa : Baalbek, Ehden, Tripoli. Puis ils s'embarquent, le 4 octobre, pour Rhodes. Ils y restent dix jours, avant de gagner les côtes de l'Asie Mineure. Ils visitent notamment Éphèse, Smyrne, puis

1. À l'origine, tout le récit de voyage devait porter ce titre.

s'embarquent pour Constantinople, par le détroit des Dardanelles. C'est dans cette ville que, le 12 décembre, Flaubert fête son anniversaire, ses 29 ans. Ils partent ensuite pour la Grèce, quittant l'Orient pour un long périple de retour. Après avoir débarqué au Pirée, ils arrivent à Athènes juste avant Noël. Jusqu'en février 1851, ils vont visiter le pays (Delphes, les Thermopyles, le Péloponnèse...) jusqu'à Patras, d'où ils s'embarquent pour l'Italie. Ils arrivent le 18 février dans le port de Brindisi, dans les Pouilles, gagnent Naples, où ils séjournent jusqu'au 28 mars, en excursionnant dans les environs : Herculanium, Paestum, Pompéi... Après quoi, ils remontent sur Rome. Tandis que Flaubert demeure dans la Ville éternelle jusqu'au 8 mai, rejoint par sa mère qui avait tout fait pour l'empêcher de partir et poussé les hauts cris lorsqu'il l'avait quittée, à Croisset, Du Camp part le 21 avril, et arrive à Paris le 3 mai.

À partir du moment où les deux amis se sont séparés, la chronologie de la fin du voyage de Flaubert est mal connue. Il pérégrine dans le nord de l'Italie (Pérouse, Florence, Pise, Venise, peut-être Vicence), et n'est de retour à Paris qu'à la fin de la première quinzaine du mois de juin 1851. Le texte du *Voyage en Orient*, lui, s'est achevé à Venise, sur la tombe du Véronèse, dans la cathédrale Saint-Marc. On dirait une page du Baedeker.

Celles qui précèdent, heureusement, sont bien plus vivantes. On y suit un Flaubert très paradoxal : à la fois joyeux drille, bon vivant voire paillard, faisant preuve d'un humour à toute épreuve même quand il loupe la visite d'un site ou d'un monument antique ; mais aussi mélancolique et qui, en Égypte, s'ennuie. « ... les temples égyptiens m'embêtent profondément », note-t-il à un moment. Tristesse, lassitude, mélancolie l'accablent, tel que le décrit également son compagnon de voyage dans ses propres notes : tout lui paraît pareil, semblable. Et l'on ne peut lui donner tout à fait tort. Pour le profane,

Voyage en Orient

l'art pharaonique est en effet totalement répétitif, comme figé dans un style qui n'aurait pas varié au fil des millénaires. Ce n'est qu'en Grèce, d'après Du Camp, que Flaubert retrouvera son entrain, sur des terres plus familières, plus proches de sa propre culture.

De façon tout aussi ambivalente, on lit sous sa plume à la fois le regret de sa chère Normandie, et sa hâte d'aller la revoir, tout comme sa douleur de quitter cet Orient qu'il avait si ardemment désiré voir, les gens qu'il y a rencontrés, qui l'ont accueilli. Flaubert, même encore jeune, était un esprit tourmenté, un atrabilaire, un bipolaire. Une tendance qui, vers la fin de sa vie, ira s'accroissant, jusqu'à une forme de misanthropie.

Quoi qu'il en soit, le voyage en Orient marque en quelque sorte la fin de sa jeunesse. À partir de son retour, sa chronologie se confondra avec sa bibliographie, les chefs-d'œuvre se succédant : *Madame Bovary* (prépublié dans *La Revue de Paris* en 1856), *Salammô* (1862), *L'Éducation sentimentale* deuxième version (1869), *La Tentation de Saint-Antoine* (1874)... Et il ne voyagera plus qu'une fois, on l'a vu, en Afrique du Nord, afin de se documenter pour *Salammô*.

Et l'Orient n'a cessé de hanter Flaubert, même s'il n'est jamais devenu un « orientaliste », selon la définition qu'il en a donnée dans son facétieux *Dictionnaire des idées reçues*¹ : « homme qui a beaucoup voyagé ».

J.-C. P.

1. Travail de toute une vie laissé inachevé à sa mort, et publié en 1913.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR ORIGINAL

Le manuscrit des *Notes de voyage en Orient* n'est pas venu entre nos mains. Or, une difficulté s'est rencontrée ; Flaubert semble avoir écrit généralement les noms des localités arabes, syriennes, turques, etc., comme il les a entendus prononcer, et son orthographe (du moins celle reproduite par une édition réputée) diffère souvent de celle actuellement fixée par les géographes français. L'écart est tel parfois qu'on a peine à identifier avec certitude les lieux dont il parle. D'autre part encore, il n'y a pas uniformité parfaite dans l'orthographe d'un même nom propre plusieurs fois cité, qu'il s'agisse de pays ou de personnages. Dans toute la mesure où j'ai pu le faire, j'ai cru – puisqu'il s'agissait de récits de voyages dont il est intéressant de suivre l'itinéraire sur les cartes – devoir rétablir l'orthographe géographique usuelle pour les noms de localités, et adopter, pour les noms de personnages, une forme unique.

On remarquera aussi que les différentes parties de ces *Notes de voyage* n'ont pas été composées dans le même temps, ni de la même manière. Quelques-unes, comme l'Égypte, Rhodes, ont été certainement écrites après son retour en France ; il y est fait en effet allusion, à propos du Caire, de Thèbes ou de Rhodes, à des spectacles qu'il n'a

Voyage en Orient

vus qu'à Constantinople, six mois après avoir quitté la terre des pharaons et l'île des Grands Maîtres. D'autres parties au contraire semblent n'avoir pas été à proprement parler rédigées, mais représenter simplement un journal de route. De là peut-être ces variations d'orthographe et de texte qu'on se ne s'expliquerait guère autrement sous la plume de Flaubert.

ÉGYPTE

Octobre 1849-juillet 1850

Je suis parti de Croisset le lundi 22 octobre 1849. Parmi les gens de la maison qui me dirent adieu au départ, ce fut Bossière, le jardinier, qui, seul, me parut réellement ému. Quant à moi, ç'avait été l'avant-veille, le samedi, en serrant mes plumes (celle-là même avec laquelle j'écris en faisait partie) et en fermant mes armoires. Il ne faisait ni beau ni mauvais temps. Au chemin de fer, ma belle-sœur avec sa fille vint me dire adieu. Il y avait aussi Bouilhet, et le jeune Louis Bellangé, qui est mort pendant mon voyage. Dans le même wagon que nous et en face de moi était la bonne de M. le préfet de la Seine-Inférieure, petite femme noire à cheveux frisés.

Le lendemain, nous dînâmes chez M. Cloquet. Leserrec y était. Ma mère fut triste tout le temps du dîner. Le soir j'allai rejoindre Maurice à l'Opéra-Comique, et assistai à un acte de la *Fée aux roses* ; il y avait dans la pièce un Turc qui recevait des soufflets.

Hamard était étonné que j'allasse en Orient, et me demandait pourquoi je ne préférais pas rester à Paris à voir jouer Molière et à étudier André Chénier.

Le mercredi, à 4 heures, nous sommes partis pour Nogent. Le père Parain s'est fait beaucoup attendre, j'avais peur que

nous ne manquions le chemin de fer, cela m'eût semblé un mauvais présage. Enfin il arriva, portant au bout du poing une ombrelle pour sa petite fille. Je montai en cabriolet avec Eugénie et, suivant le fiacre, nous traversâmes tout Paris et arrivâmes à temps au chemin de fer.

De Paris à Nogent, rien ; un monsieur en gants blancs en face de moi dans le wagon. Le soir, embrassades familiales.

Le lendemain jeudi, atroce journée, la pire de toutes celles que j'aie encore vécues. Je ne devais partir que le surlendemain, et je résolus de partir de suite, je n'y tenais plus : promenades (éternelles !) dans le petit jardin, avec ma mère. Je m'étais fixé le départ à 5 heures, l'aiguille n'avancait pas, j'avais disposé dans le salon mon chapeau et envoyé ma malle d'avance, je n'avais qu'à faire un bond. En fait de visites de bourgeois, je me rappelle celle de M^{me} Dainez, la maîtresse de la poste aux lettres, et celle de M. Morin, le maître de la poste aux chevaux, qui me disait à travers la grille en me donnant une poignée de main : « Vous allez voir un grand pays, grande religion, un grand peuple », etc., et un tas de phrases.

Enfin je suis parti. Ma mère était assise dans un fauteuil, en face de la cheminée ; comme je la caressais et lui parlais, je l'ai baisée sur le front, me suis élancé sur la porte, ai saisi mon chapeau dans la salle à manger et suis sorti. Quel cri elle a poussé, quand j'ai fermé la porte du salon ! Il m'a rappelé celui que je lui ai entendu pousser à la mort de mon père, quand elle lui a pris la main.

J'avais les yeux secs et le cœur serré, peu d'émotion, si ce n'est de la nerveuse, une espèce de colère, mon regard devait être dur. J'allumai un cigare, et Bonenfant vint me rejoindre ; il me parla de la nécessité, de la convenance de faire un testament, de laisser une procuration ; il pouvait arriver un malheur à ma mère en mon absence. Je ne me suis jamais senti de mouvement de haine envers personne comme envers lui,

Égypte

à ce moment. Dieu lui a pardonné le mal qu'il m'a fait sans doute, mais le souvenir en moi ne s'en effacera pas. Il m'exaspéra, et je l'évinçai poliment !

À la porte de la gare du chemin de fer, un curé et quatre religieuses : mauvais présage ! Tout l'après-midi, un chien du quartier avait hurlé funèbrement. J'envie les hommes forts qui à de tels moments ne remarquent pas ces choses.

Le père Parain ne me disait rien, lui ; c'est la preuve d'un grand bon cœur. Je lui suis plus reconnaissant de son silence que d'un grand service.

Dans la salle d'attente, il y avait un monsieur (en affaires avec Bonenfant) qui déplorait le sort des chiens en chemin de fer, « ils sont avec des chiens inconnus qui leur donnaient des puces ; les petits sont étranglés par les grands ; on aimerait mieux payer quelque chose de plus, etc. ».

Eugénie en pleurs est venue : « M. Parain, Madame vous demande, elle a une crise » – et ils sont partis.

De Nogent à Paris, quel voyage ! J'ai fermé les glaces (j'étais seul), ai mis mon mouchoir sur la bouche et me suis mis à pleurer. Les sons de ma voix (qui m'ont rappelé Dorval deux ou trois fois) m'ont rappelé à moi ; puis ça a recommencé. Une fois j'ai senti que la tête me tournait et j'ai eu peur : « Calmons-nous ! Calmons-nous ! » J'ai ouvert la glace : la lune brillait dans des flaques d'eau et, autour de la lune, du brouillard ; il faisait froid. Je me figurais ma mère crispée et pleurant avec les deux coins de la bouche abaissés...

À Montereau, je suis descendu au buffet et j'ai bu trois ou quatre petits verres de rhum, non pour m'étourdir, mais pour faire quelque chose, une action quelconque.

Ma tristesse a pris une autre forme : j'ai eu l'idée de revenir (à toutes les stations j'hésitais à descendre, la peur d'être un lâche me retenait) et je me figurais la voix d'Eugénie criant :

« Madame, c'est M. Gustave ! » Ce plaisir immense, je pouvais le lui faire tout de suite, il ne tenait qu'à moi, et je me berçais de cette idée ; j'étais brisé, je m'y délassais.

Arrivée à PARIS. – Interminable lenteur pour avoir mon bagage. Je traverse Paris par le Marais et passe devant la place Royale. Il fallait pourtant me décider avant d'arriver chez Maxime, il n'y était pas. Aimée me reçoit, tâche d'arranger le feu. Maxime rentre à minuit, j'étais aplati et indécis. Il me mit le marché à la main, le parti pris fit que je ne revins pas à Nogent. Je l'ai là, cette lettre (je viens de la relire et je la touche froidement), écrite à 1 heure du matin, après toute une soirée de sanglots et d'un déchirement comme aucune séparation encore ne m'en avait causé ; le papier n'en dit pas plus long de soi qu'un autre papier, et les lettres sont comme les autres lettres de toutes autres phrases ! Entre le moi de ce soir et le moi de ce soir-là, il y a la différence du cadavre au chirurgien qui l'autopsie.

Les deux jours suivants, je vécus largement, mangeaille, beuverie et p... ; les sens ne sont pas loin de la tendresse, et mes pauvres nerfs si cruellement tordus avaient besoin de se détendre un peu.

Le lendemain vendredi, à l'Opéra, *Le Prophète*. À côté de moi le Persan (comme j'aurais voulu nous faire amis, qu'il me parlât !) et deux bourgeois, un mari et sa femme, qui cherchaient à deviner l'intrigue de la pièce. À l'orchestre j'aperçois le père Bourguignon, rouge de luxure en contemplant les danseuses. Dans le foyer, rencontré Piédelieux et Ed. Monnais.

Quel bien m'a fait M^{me} Viardot ! Si je n'avais craint de paraître ridicule, j'aurais demandé à l'embrasser. Pauvre cœur, sois béni, tant que tu battras, pour la délectation que tu as versée dans le mien !

Le lendemain samedi, visite d'Hennet, de Kesler et de Fovard chez Maxime ; on cause socialisme.

Égypte

Adieux à M^{me} Pradier sur son escalier.

Dimanche matin je vais attendre Bouilhet au chemin de fer. De dessus le pont en bois qui traverse la gare, je vois le train arriver. – Visite à Cloquet, où se trouve Pradier et son fils, devant lequel même il tient des propos indécents. – Visite à Gautier, que nous invitons à dîner. – Promenade avec Bouilhet à Saint-Germain-des-Prés et au Louvre (galerie ninivite). – Le soir dîner aux Trois-Frères provençaux, dans le salon vert, L. de Cormenin, Théophile Gautier, Bouilhet, Maxime et moi. – Après le dîner, moi et Bouilhet chez la Guérin. Il donne rendez-vous à Antonia pour le 1^{er} mai 1851, de 5 à 6 devant le Café de Paris ; elle devait l'écrire pour ne pas l'oublier. J'ai manqué au rendez-vous, j'étais encore à Rome, mais je voudrais bien savoir si elle y est venue. Dans le cas affirmatif (ce qui m'étonnerait), cela me donnerait une grande idée des femmes.

Maxime passe une grande partie de la nuit à écrire des lettres, Bouilhet dort sur sa peau d'ours noir ; le matin je le reconduis au chemin de fer de Rouen, nous nous embrassons, pâles ; il me quitte, je tourne les talons. Dieu soit loué ! c'est fini, plus de séparation avec personne, j'ai le cœur soulagé d'un grand poids !

Il y a encombrement chez Maxime, on déménage ses meubles, les amis viennent lui dire adieu ; Cormenin, assis sur une table, est noyé de larmes ; Fovard est le plus raide ; Guastalla, en pleurs et le pince-nez sur son nez : « Allons ! soignez-vous bien ! » Quel sentiment différent il n'a pas tardé à avoir à l'encontre de ce même ami ! Est-il possible que si peu de chose change ainsi le cœur d'un homme ?

J'intercale ici quelques pages que j'ai écrites sur le Nil, à bord de notre cange. J'avais l'intention d'écrire ainsi mon voyage par paragraphes, en forme de petits chapitres, au fur et à mesure, quand j'aurais le temps : c'était inexécutable, il

a fallu y renoncer dès que le khamsin s'est passé et que nous avons pu mettre le nez dehors.

J'avais intitulé cela *La Cange*.

I À BORD DE LA CANGE

6 février 1850. « À bord de la cange. »

C'était, je crois, le 12 novembre de l'année 1840. J'avais 18 ans. Je revenais de la Corse (mon premier voyage). La narration écrite en était achevée, et je considérais, sans les voir, tout étalées sur ma table, quelques feuilles de papier dont je ne savais plus que faire. Autant qu'il m'en souvient, c'était du papier à lettres, à teinte bleue, et encore tout divisé par cahiers pour pouvoir tenir dans les ficelles de mon portefeuille de voyage.

Ils avaient été achetés à Toulon, par un de ces matins d'appétit littéraire où il semble que l'on a les dents assez longues pour [pouvoir] écrire démesurément sur n'importe quoi. J'ai jeté sur les pages noircies un long regard d'adieu ; puis, les repoussant, j'ai reculé ma chaise de ma table et je me suis levé. Alors j'ai marché de long en large dans ma chambre, les mains dans les poches, le cou dans les épaules, les pieds dans mes chaussons, le cœur dans ma tristesse.

C'était fini. J'étais sorti du collège. Qu'allais-je faire ? J'avais beaucoup de plans, beaucoup de projets, cent espérances, mille dégoûts déjà. J'avais envie d'apprendre le grec. Je regrettais de n'être pas corsaire. J'éprouvais des tentations de me faire renégat, muletier ou camaldule. Je voulais sortir de chez moi, de mon moi, aller n'importe où, partout, avec la fumée de ma cheminée et les feuilles de mon acacia.

Égypte

Enfin, poussant un long soupir, je me suis rassis à ma table. J'ai enfermé sous un quadruple cachet les cahiers de papier blanc, j'ai écrit dessus, avec la date du jour : « Papier réservé pour mon prochain voyage », suivi d'un large point d'interrogation, j'ai poussé cela dans mon tiroir et j'ai tourné la clef.

Dors en paix, sous ta couverture, pauvre papier blanc qui devait contenir des débordements d'enthousiasme et les cris de joie de la fantaisie libre. Ton format était trop petit et ta couleur trop tendre. Mes mains plus vieilles rompront un jour tes cachets poudreux. Mais qu'écrirai-je sur toi ?

II

Il y a déjà dix ans de cela. Aujourd'hui, je suis sur le Nil et nous venons de dépasser Memphis.

Nous sommes partis du vieux Caire par un bon vent du nord. Nos deux voiles, entrecroisant leurs angles, se gonflaient dans toute leur largeur, la cange allait penchée, sa carène fendait l'eau. Je l'entends maintenant qui coule plus doucement. À l'avant, notre raïs Ibrahim, accroupi à la turque, regardait devant lui, et, sans se détourner, de temps à autre criait la manœuvre à ses matelots. Debout sur la dunette qui fait le toit de notre chambre, le second tenait la barre tout en fumant son chibouk de bois noir. Il y avait beaucoup de soleil, le ciel était bleu. Avec nos lorgnettes nous avons vu, de loin en loin, sur la rive, des hérons ou des cigognes.

L'eau du Nil est toute jaune, elle roule beaucoup de terre, il me semble qu'elle est comme fatiguée de tous les pays qu'elle a traversés et de murmurer toujours la plainte monotone de je ne sais quelle lassitude de voyage. Si le Niger et le Nil ne sont qu'un même fleuve, d'où viennent ces flots ? Qu'ont-ils vu ? Ce fleuve-là, tout comme l'Océan, laisse donc

remonter la pensée jusqu'à des distances presque incalculables ; et puis ajoutez par là-dessus l'éternelle rêverie de Cléopâtre et comme un grand reflet de soleil, le soleil doré des pharaons. À la tombée du jour le ciel est devenu tout rouge à droite et tout rose à gauche. Les pyramides de Sakkarah tranchaient en gris dans le fond vermeil de l'horizon. C'était une incandescence qui tenait tout ce côté-là du ciel et le trempait d'une lumière d'or. Sur l'autre rive, à gauche, c'était une teinte rose ; plus c'était rapproché de terre, plus c'était rose. Le rose allait montant et s'affaiblissant, il devenait jaune, puis un peu vert ; le vert pâlisait et, par un blanc insensible, gagnait le bleu qui faisait la voûte sur nos têtes, où se fondait la transition (brusque) des deux grandes couleurs.

Danse des matelots. – Joseph à ses fourneaux. – Barque penchée. – Le Nil au milieu du paysage. – Nous sommes au centre. – Les bouquets de palmiers à la base des pyramides de Sakkarah semblent comme des orties au pied des tombeaux.

III

Là-bas, sur un fleuve plus doux, moins antique, j'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés, maintenant que je n'y suis pas. Les peupliers sans feuilles frémissent dans le brouillard froid, et les morceaux de glace que charrie la rivière viennent se heurter aux rives durcies. Les vaches sont à l'étable, les paillassons sur les espaliers, la fumée de la ferme monte lentement dans le ciel gris.

J'ai laissé la longue terrasse Louis XIV, bordée de tilleuls, où, l'été, je me promène en peignoir blanc. Dans six semaines déjà, on verra leurs bourgeons. Chaque branche alors aura des boutons rouges, puis viendront les primevères, qui sont jaunes, vertes, roses, iris. Elles garnissent l'herbe des cours.

Égypte

Ô primevères, mes petites, ne perdez pas vos graines, que je vous revoie à l'autre printemps !

J'ai laissé le grand mur tapissé de roses, avec le pavillon au bord de l'eau. Une touffe de chèvrefeuille pousse en dehors sur le balcon de fer. À une heure du matin, en juillet, par le clair de lune, il y fait bon venir voir pêcher les caluyots.

IV

Vous raconter ce qu'on éprouve, à l'instant du départ, et comme votre cœur se brise à la rupture subite de ses plus tendres habitudes, ce serait trop long, je saute tout cela.

Le bon Pradier est venu nous dire adieu dans la cour des diligences. Au seuil de ce voyage vers l'antique, le plus antique des modernes accourant pour nous embrasser, c'était de bon augure. Il nous a abordés en nous disant : « Fameux, fameux ! Savez-vous ce que j'ai vu ce matin, à mon baromètre ? beau fixe ! C'est bon signe, je suis superstitieux, ça m'a fait plaisir. »

Nous sommes partis, la diligence a roulé sur le pavé des quais, avec son bruit de pieds de chevaux, de vitres et de ferrailles. Le temps était sec, le ciel clair, le vent soufflait.

Entre nous deux, dans le coupé, se tenait, sans mot dire, une dame d'une cinquantaine d'années, la figure emmitouflée de voiles, le corps enveloppé dans une pelisse de soie. Une jeune femme et un monsieur l'avaient conduite jusqu'au bureau. Quand on a tourné la borne de la rue Saint-Honoré, elle a pleuré. Elle allait en Bourgogne, elle devait s'arrêter le soir ou dans la nuit. Son voyage finissait dans quelques heures, et elle pleurerait ! Mais je ne pleurais pas, moi, qui allais plus loin et qui sans doute quittais plus. Pourquoi m'a-t-elle indigné ? Pourquoi m'a-t-elle fait pitié ? Pourquoi avais-je envie de lui dire des injures, à cette bonne femme ? Serait-ce que notre joie est toujours la seule joie légitime, notre

amour, le seul amour vrai, notre douleur, la seule douleur qu'il y ait à compatir ?

Vers Fontainebleau, quelques flammèches de la locomotive s'étant envolées, une d'elles est entrée dans le coupé et brûlait tranquillement mon paletot, quand je me suis réveillé à des cris aigus de terreur qui partaient de dessous le chapeau de ma voisine ; elle nous croyait déjà tous brûlés vifs, comme à Meudon, et accusait nos cigares dont nous nous étions pourtant abstenus par courtoisie. À la nuit tombante, comme elle grelottait de froid, je lui ai couvert les genoux avec ma pelisse de fourrure. Quelque temps après, elle s'est mise à vomir par la portière, qu'il a fallu laisser ouverte, toujours par bon procédé.

Je suis monté sur l'impériale. Comme il faisait froid, on avait abattu le vasistas. Tout en fumant, je me laissais aller au branle du chemin de fer qui nous emportait sur les rails. Devant nous une diligence sur son truck se balançait comme un navire ; les éclats de charbon de terre embrasé voltigeaient avec force des deux côtés de la route. Nous traversions des villages, des collines coupées à pic par la route, ou bien quelques petits champs de vignes où les échelas avaient l'air d'épingles fichées en terre.

À ma droite était un monsieur maigre, en chapeau blanc ; à ma gauche, deux conducteurs de diligence qui, par-dessus leur veste, avaient passé leur blouse bleue. Le premier, marqué de petite vérole et portant pour toute barbe une large « mazagran » noire, était notre conducteur à nous. Son compagnon, gros gaillard à figure réjouie, venait depuis quelques jours de donner sa démission et s'en allait à Lyon faire un voyage d'agrément et se livrer à l'exercice de la chasse. Quel mélange d'idées plaisantes ne s'offre-t-il pas à l'esprit dans la personne du conducteur ? N'y retrouvez-vous pas, comme moi, le souvenir chéri de la joie bruyante des vacances, le vagabondage de la dix-septième année, la rêverie au grand

Égypte

air, avec cinq chevaux qui galopent devant vous sur une belle route et des paysages à l'horizon, la senteur des foin, du vent sur votre front, et les conversations faciles, les rires tout haut, les interminables pipes que l'on rebourre et que l'on rallume, tout ce que comporte en soi la confraternité du petit verre, sans oublier non plus ces mystérieuses bourriches inattendues qui entrent chez vous, vers le jour de l'an, dans votre salle à manger chauffée le matin, vers 10 heures, pendant que vous êtes à déjeuner ?

L'avez-vous jamais talonné de questions sur la longueur de la route, cet homme patient qui vous répondait toujours ? Dans le coin de votre mémoire, n'y a-t-il pas le souvenir encore ému d'une montée quelconque dominant un pays désiré ?

Avez-vous jamais trépigné d'impatience dans une cour de diligence, entre un commis qui écrivait et un facteur qui rangeait des ballots ? Avez-vous jamais d'un œil triste jaloué l'homme en casquette qui sautait, après tout le monde, sur la lourde machine que vous suiviez du regard, s'en allant, et qui tournait l'une après l'autre autour de toutes les rues ?

V

J'ai souvenir, pendant la première nuit, d'une côte que nous avons montée. C'était au milieu des bois. La lune, par places, donnait sur la route, à gauche, il devait y avoir une grande vallée.

La lanterne qui est sous le siège du postillon éclairait la croupe des deux premiers chevaux. Ma voisine, endormie, la bouche ouverte, ronflait sur mon épaule. Nous ne disions rien ; on roulait.

Le soir, vers 10 heures, on s'est arrêté à Nangis-le-Franc pour dîner ; les hommes ont fumé dans la cuisine autour de

la grande cheminée. Des voyageurs pour le commerce ont causé entre eux. L'un d'eux prétendait en reconnaître un autre, ce que cet autre niait. Pourtant il se souvenait de l'avoir vu chez Goyer, à Clermont. Il y avait bien de cela dix-huit bonnes années, et même il faisait un fameux tapage, parce qu'on lui avait donné un lit trop court. – « Ah ! comme vous étiez en colère. – Oui, pardieu, vous criiez joliment. – C'est possible, Monsieur, je ne nie pas, il se peut, mais je n'ai point souvenance ! »

VI

Donc, de Paris à Marseille (voilà la troisième fois que je monte ou descends cette route, et dans quelle situation différente toutes les fois !) rien qui vaille la peine d'être dit.

Parmi les passagers du bateau de la Saône, nous avons regardé avec attention une jeune et svelte créature qui portait sur sa capote de paille d'Italie un long voile vert.

Sous son caraco de soie, elle avait une petite redingote d'homme à collet de velours, avec des poches sur les côtés dans lesquelles elle mettait ses mains ; boutonnés sur la poitrine par deux rangs de boutons, cela lui serrait au corps, en lui dessinant les hanches, et de là s'en allaient ensuite les plis nombreux de sa robe qui remuaient contre ses genoux quand soufflait le vent. Elle était gantée de gants noirs très justes et se tenait la plupart du temps appuyée sur le bastingage, à regarder les rives.

Il y avait aussi, sur un pliant, une femme hors d'âge, qui était sa mère, sa tante, une amie de la famille, sa gouvernante, sa femme de chambre ou sa confidente ; puis, dans les alentours, les abordant, les quittant, allant à d'autres, revenant près d'elles, un petit beau jeune homme à moustaches en croc, qui fumait des cigarettes, parlait d'une voix flûtée,

jouait avec ses breloques et se donnait des airs de prince. Parmi tout ce qui ballottait suspendu à la chaînette de son gilet, il prit un médaillon et je l'entendis qui disait tout haut à ses deux voisines : « Ce sont des cheveux de la baronne. » Ô exigences de la galerie !! Bientôt cependant il endossa par-dessus sa toilette une sorte de paillason à longs poils, usé, brossé, encore convenable et dénotant de tous points, chez son propriétaire, des habitudes inavouées d'économie clandestine. Si l'homme entier, – voix, gestes, discours, cravate, botte et badine, – se montrait avec complaisance, si tout cela était arrangé pour le public et rentrait dans son domaine, ce paletot, en revanche, cet infâme paletot était bien à son maître, à lui seul, il y tenait par les racines les plus secrètes de sa vie. Sans doute qu'ils savaient bien des secrets l'un de l'autre, et qu'ils avaient de compagnie traversé l'averse des mauvais jours. Pauvre homme ! qui avait compté sur le soleil... le froid était venu ; il avait fallu montrer sa guenille.

Quant à moi, tourmenté par ma bosse de la causalité, je me promenais de long en large sur le pont du bateau, cherchant en mon intellect dans quelle catégorie sociale faire rentrer ces gens, et, de temps à autre, pour secourir mon diagnostic, jetant un coup d'œil, à la dérobée, sur les adresses des caisses, cartons et étuis entassés pêle-mêle au pied de la cheminée.

Car j'ai cette manie de bâtir de suite des livres sur les figures que je rencontre. Une invincible curiosité me fait me demander, malgré moi, quelle peut être la vie du passant que je croise. Je voudrais savoir son métier, son pays, son nom, ce qui l'occupe à cette heure, ce qu'il regrette, ce qu'il espère, amours oubliés, rêves d'à présent, tout, jusqu'à la bordure de ses gilets de flanelle et la mine qu'il a quand il se purge. Et si c'est une femme (d'âge moyen surtout) alors la démangeaison devient cuisante. Comme on voudrait tout de suite la voir nue, avouez-le, et nue jusqu'au cœur ! Comme on

cherche à connaître d'où elle vient, où elle va, pourquoi elle se trouve ici et pas ailleurs ! Tout en promenant vos yeux sur elle, vous lui faites des aventures. Vous lui supposez des sentiments. On pense à la chambre qu'elle doit avoir, à mille choses encore, et que sais-je ? aux pantoufles rabattues dans lesquelles elle passe son pied, en descendant du lit.

Puis je suis descendu dans la chambre commune, me mettre à une autre place et penser à autre chose. J'y sommeillais à demi, mal étendu sur la dure banquettes de velours, au bruit des roues de la vapeur et au cliquetis des couteaux heurtant les fourchettes sur les assiettes, quand tout à coup mon compagnon est entré, les yeux ouverts, les joues pleines de rire ; il venait de voir, en entrant par hasard dans le salon des dames, nos deux conducteurs qui étaient en tête à tête avec des demoiselles des premières ; à genoux par terre, près des fillettes assises sur des tabourets, rouges, émus, sans casquettes, ils égarèrent leurs mains vers le *temple de Vénus*, en absorbant, tous de compagnie, des petits verres d'anisette.

VII

Nous savions que Gleyre était à Lyon chez son frère, son beau-frère ou quelque chose d'analogue. Nous voilà donc, à peine débarqués, cherchant dans un almanach quelconque tous les Gleyre qui s'y trouvaient. Par bonheur nous tombons sur le vrai. Max envoie un mot et, à 11 heures du soir, nous étions déjà au lit quand Gleyre arriva. Nous causons de l'Égypte, du désert du Nil, il nous parle de Sennâr et nous monte la tête à l'endroit des singes qui viennent la nuit soulever le bas des tentes pour regarder le voyageur ; le soir, les pintades se mettent à nicher dans les grands arbres et les gazelles, par troupeaux, s'approchent des fontaines. Il y a là-bas des savanes de hautes herbes et des éléphants qui

Égypte

galopent sans qu'on puisse les atteindre. À 1 heure du matin, cependant, on se dit adieu, et toute la nuit nous rêvons Sennâr.

Il a fallu se lever dès 5 heures pour s'empiler dans le bateau du Rhône, qui n'est parti qu'à 10 à cause du brouillard. Cette navigation, en somme, nous fut désagréable : on avait froid, on s'ennuyait, on était mal, le bord était encombré de barriques d'huile et d'un tas de passagers ; cela vous tachait, buvait de l'absinthe, disait mille sottises, était assommant à périr. À 4 heures du soir encore, nous n'étions qu'à Valence, avec la perspective de passer la nuit sur l'eau et de n'arriver à Marseille que le lendemain fort tard, ou le surlendemain.

Une diligence de hasard se trouvait là. Nous engloutissons un méchant dîner, nous sautons dans la guimbarde, et un quart d'heure après nous roulons sur la route de Marseille.

On sent déjà que l'on a quitté le Nord, les montagnes au coucher du soleil ont des teintes bleuâtres. La route va toute droite entre des bordures d'oliviers. L'air est plus transparent et pénétré d'une lumière claire.

Au milieu de la nuit, nous nous sommes arrêtés dans une ville que j'ai reconnue pour Montélimar, ce qui m'a rappelé des boîtes d'exécrable nougat, que j'y ai achetées jadis, et un déjeuner très froid en compagnie de feu du Sommerard. Il prisait, autant que je m'en souviens, dans une formidable tabatière en buis, avait de gros sourcils, une grosse redingote, l'air bonhomme et très opaque.

À Avignon, il a fallu de suite se mettre en chemin de fer sans pouvoir revoir son château des Papes ni son charmant musée, où l'on est tout seul, lisant les inscriptions antiques sur les stèles de marbre, au bruit des arbres du jardin qui se penchent contre les carreaux.

Ici, en cette ville, j'ai vu autrefois, en passant dans une rue (et de la rue), une chambre au rez-de-chaussée où il y avait sept lits bout à bout. Voilà de la prostitution propre au

moins ; les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes et les demoiselles en robes roses debout sur le seuil de la porte.

Par respect pour le beau style, je donne un souvenir à Chapelle et à Bachaumont, qui retrouvèrent en terre papale M. d'Assoucy avec son petit page. Voilà deux lurons qui ne s'inquiétaient guère d'archéologie ! et qui voyageaient peu pour le pittoresque. Autre temps, autres phrases, chaque siècle a son encre.

Nous étions seuls dans le chemin de fer, avec un bon monsieur qui souriait chaque fois qu'une locomotive passait devant nous, et qui répétait entre ses dents : « Hein ? ce que c'est pourtant que l'industrie humaine ! »

Il pleuvait quand nous arrivâmes à Marseille, et après avoir déjeuné, nous fîmes un somme sur nos lits.

VIII

La première fois que je suis arrivé à Marseille, c'était par un matin de novembre. Le soleil brillait sur la mer, elle était plate comme un miroir, tout azurée, étincelante. Nous étions au haut de la côte qui domine la ville du côté d'Aix. Je venais de me réveiller. Je suis descendu de voiture pour respirer plus à l'aise et me dégourdir les jambes. Je marchais. C'était une volupté virile comme je n'en ai plus retrouvé depuis. Comme je me suis senti pris d'amour pour cette mer antique dont j'avais tant rêvé ! J'admirais la voilure des tartanes, les larges culottes des marins grecs, les bas couleur tabac d'Espagne des femmes du peuple. L'air chaud qui circulait dans les rues sombres entre les hautes maisons m'apportait au cœur les mollesses orientales, et les grands pavés de la Canebière, qui chauffaient la semelle de mes escarpins, me faisaient tendre le jarret à l'idée des plages brûlantes où j'aurais voulu marcher.

Égypte

Un soir, j'ai été tout seul à l'école de natation de Lansac, du côté de la baie des Oursins, où il y a de grandes madragues pour la pêche du thon, qui sont tendues au fond de l'eau.

J'ai nagé dans l'onde bleue ; au-dessous de moi, je voyais les cailloux à travers et le fond de la mer tapissé d'herbes minces. Avec un calme plein de joie, j'étendais mon corps dans la caresse fluide de la Naïade qui passait sur moi. Il n'y avait pas de vagues, mais seulement une large ondulation qui vous berçait avec un murmure.

Pour rejoindre l'hôtel, je suis revenu dans une espèce de cabriolet à quatre places, avec le directeur des bains et une jeune personne blonde, dont les cheveux mouillés étaient relevés en tresses sous son chapeau. Elle tenait sur les genoux un petit carlin de La Havane, auquel elle avait fait prendre un bain avec elle. La bête grelottait. Elle la frottait dans ses mains pour la réchauffer. Le conducteur de la voiture était assis sur le brancard et avait un grand chapeau de feutre gris.

Comme il y a longtemps de cela, mon Dieu !

20 février, mercredi 1850.

Ici finit *La Cange*.

Je copie maintenant mes calepins.

Marseille. – Descendons à l'Hôtel du Luxembourg, chez Parocelle.

Visite au docteur Cauvière, qui nous parle politique et changement de ministère, tandis que nous eussions voulu qu'il nous parlât Orient.

Visite à Clot-Bey, que nous bourrons d'éloges et qui nous reçoit fort bien. – Son secrétaire, jeune Français vêtu à la nizam.

Je repasse devant l'Hôtel de la Darse (fermé) et j'ai du mal à en reconnaître la porte.

Le jeudi, jour de Toussaint, nous entrâmes dans une baraque en toile, sur le port, « Il signor Valentino ». – – Les deux petites laineuses. Pour vérifier l'authenticité de leur chevelure, elles passaient entre les bancs, et le public leur tirait leur tignasse, les grosses mains goudronnées s'enfonçaient là-dedans, et halaient dessus. – Il nous chante un air de la *Lucrezia Borgia*.

Nous allons un soir au théâtre voir jouer deux actes de la *Juive*.

Nous nous traînons dans les cabarets chantants du bas de la rue de la Darse ; dans l'un, on joue *Un Monsieur et une Dame* ; dans l'autre, chanteurs, et parmi eux un être de sexe douteux, *non so come si fa*.

Dimanche matin, 4 novembre. – À 8 heures, embarqués à bord du *Nil*, capitaine Rey, lieutenant Roux. – Passagers : M. Codrika, consul de France à Manille, sa femme, sa petite fille, son petit garçon ; MM. Lambrecht et Lagrange, voyageurs dans l'Inde ; M. Péliissier, consul à Tripoli (Barbarie), un fils en tarbouch, une grande fille de 18 ans, ressemblant en laid à Laure Le Poittevin ; un même en habit de collégien. Aux secondes, des perruquiers, miroitiers, doreurs, etc., menés à Abbas-Pacha avec un gros chien, sous la conduite d'un mamamouchi en tarbouch ; ils venaient souvent s'asseoir aux premières et nous assommaient de leurs discours. – « Crème diamanteuse ».

En partant, forte brise, nous dansons. – M. Codrika, assis sur un banc avec sa femme. – L'étourdissement me prend vers le château d'If ; j'avale un verre de rhum, que je ne tarde pas à vomir, et je rentre dans ma cabine, où je reste toute la journée sans bouger, dans un état de torpeur.

Le lundi, mieux, quoique sans appétit. Le soir nous passons les bouches de Bonifacio. Roux est sur la passerelle et commande.

Égypte

Il y avait à bord un grand comique ; aux heures des repas il se condensait : la rivalité du docteur Barthélemy, bel homme, et de Borelli, second lieutenant, assez lourde bête, chauve, provençale. – Le commissaire, grand pion, en redingote grise, avec la vérole dans l'oreille. Le capitaine Rey, avec son œil fermé, laissait tout dire et tout faire. Cette petite vie étroite semblait plus étroite encore dans ce large milieu ; la régularité des habitudes, que rien ne rompait, faisait perdre toute notion du temps ; on ne savait jamais à quel jour de la semaine on était.

Mon meilleur ami était le second, Roux ; nous causions voyages par mer, récits du cap Horn, homme jeté à la mer et enfoncé dans l'eau (perdu) par un coup de bec d'albatros.

Mardi soir, vue de Maritimo. La lune roule sur les flots, il semble qu'elle se tord dedans comme un grand flambeau. – Aperception de casques roulant sur l'écume, qui s'emplissent et disparaissent, souvenir des guerres puniques. – Je me sentais bien en mer.

Malte. – Mercredi soir, arrivés à Malte vers 9 heures. – Conversation politique et socialiste après le dîner. – Le père Pélissier reconnaît Maxime pour l'avoir vu aux affaires de juin.

Le jeudi il fait assez beau comme nous nous réveillons. Dans le port circulent des barques peintes en bandes rouges et vertes, avec un tendelet en indienne, des glands de coton. Une planche, mise de champ, forme la relevée de la proue. Quand ils sont deux à nager, dans ces embarcations, le premier (plus près de l'arrière), debout, pousse, et le second, assis, tire (ramant comme nous).

Pour gagner la ville, on passe sous un grand passage voûté et l'on monte une rue pleine de marchands de fromages et de poissons secs, qui nous initie à la puanteur des épiciers grecs, que l'on retrouve partout dans le Levant, depuis Alexandrie jusqu'à Patras.

Aspect propre et pittoresque, toutes les rues en pente, ou à escaliers, lavées. – Propreté anglaise se marie à quelque chose de l'Orient. – Toutes les maisons, en pierre de taille, ont des fenêtres à balcon supporté par des consoles Louis XIV ; la caisse ou plutôt couverture du balcon est en bois, vert d'ordinaire.

Église San Giovanni. – Dallée de tombes, mais couvertes de grandes nattes de paille ; c'est traiter les tombeaux comme des fauteuils : aux grands jours on retire les housses. C'est une église italienne : de la dorure, de la peinture ; les chapelles latérales communiquent de l'une dans l'autre par des portes romanes. Ces chapelles me font l'effet (vues en perspective surtout) d'être de bons endroits pour les rendez-vous espagnols du XVI^e siècle : la femme est agenouillée ; de dessous l'une de ces portes on la regarde qui prie, abaissée sous son grand voile noir.

Dans une chapelle latérale de droite, tombeau d'un commandeur : le buste porté par deux hommes sur leurs épaules, un nègre et un maure. – Autre chapelle à grille d'argent.

Amirauté. – Rien, de beaux appartements ; le portrait de S. M. Georges IV, cravaté rouge, affreux, un vrai coq emmailloté ; tentures sombres, tapis turc.

À l'arsenal, les trophées sont complétés par des boucliers en carton ; deux ou trois boucliers, que nous essayons à grand-peine de soulever, tant ils sont lourds.

En face l'Administration des paquebots français, la femme d'un pilote anglais, faisant la rue, vieille Andalouse à traits longs et à œil violent d'amour ; la graisse de l'âge est venue par-dessus. La graisse est pour les vieilles femmes ce qu'est le lierre aux débris, elle cache la ruine et la consolide.

Femmes de Malte généralement petites, teint pâle, le tablier sur la tête, cela se rapproche déjà du voile.

Partis de Malte le jeudi, à 3 heures de l'après-midi. – Nuit soignée. – Temps lourd vers 10 heures. – M. Codrika avec

Égypte

petites pilules homéopathiques, étouffant ; l'orage lui pesait sur les nerfs. La pluie tombe à torrents et le fournisseur refuse de donner une orange ; Barthélemy le fait appeler et le lui ordonne. On finit par l'avoir.

Craquements du navire. Je partage jusqu'à 2 heures du matin le quart du père Borelli qui trouve qu'il ne fait pas mauvais temps. La mer roule. Dans les intervalles du clair de lune, quand elle se dégage un moment des nuages, je vois les gros flots sauter ; le gouvernail frappe contre l'arrière, on dirait des coups de canon. Je monte et je redescends plusieurs fois de la cabine sur le pont, du pont dans ma cabine ; enveloppé dans ma pelisse et couché sur le banc de tribord, les nuages me pesaient sur la poitrine. Tout le temps de la tempête j'ai pensé à Alfred, les coups de mer sur les tambours rebondissaient jusqu'à moi. Le matin, Roux est d'avis de retourner à Malte, ce ne fut pas si vite fait : vers 3 heures de l'après-midi, on ne savait pas où l'on était ; il y eut un quart d'heure (on avait vu Malte et l'on retournait au large faute de trouver la passe) où ceux qui savaient ce qui se passait furent un peu émus, M. de Lagrange pâlit. (La nuit, des mécaniciens avaient pleuré ; j'ai entendu pendant la traversée un matelot prédire malheur, et le maître de timonerie se méfie du voyage d'Alexandrie à Beyrouth sans savoir pourquoi : « C'est une idée que j'ai » ; je suis inquiet pour lui en ce moment, à cause de ce pressentiment et je voudrais savoir le bateau revenu.) Quant à moi, je sentis un mouvement au ventre qui me déconstipa net ; ce n'était pas de la peur, mais de l'émotion ; il n'y avait pas de danger apparent, c'était l'idée peu gaie de nous perdre la nuit sur les rochers de Malte.

Rentrés à Malte, descendus à l'Hôtel de la Méditerranée (rue Santa Lucia). Nous dînons férocement, nous nous réchauffons, nous nous revêtons. – Sentiment de repos et de force, de brutalité normande et de digestion. – Les maîtres avaient été inquiets la nuit : *la povera vapore, la povera vapore,*

répétait l'hôtesse... – Après le dîner, au coin de la rue Santa Lucia, un jeune gars qui nous accoste en nous disant : « Monsieur, voulez-vous des femmes ? » Nous ne retrouvons pas ce drôle. – Café ; limonade à la neige, elle venait sans doute de l'Etna. Pour ornement aux murs, des draperies dans le goût de la Restauration.

Le lendemain nous montons sur la terrasse de l'hôtel pour voir le temps qu'il fera. – La mer bleu foncé, encore forte à l'horizon. – Le fils Pélissier avec son bonnet rouge fumant une cigarette, le père Pélissier faisait le sultan dans l'hôtel, et hurlait comme un tigre à propos de l'assaisonnement des mets.

De Città Lavalette à Città Vecchia. – Nous montons en *calessina* pour aller à Città Vecchia. – Excellente description de cette boîte dans le livre de Maxime, mais la *calessina* s'augmente de chic quand un prêtre est dedans : vu de profil, avec le tricorne ecclésiastique, c'est charmant. Souvent les curés sont en compagnie de dames ; il y aurait de jolies petites choses à écrire là-dessus.

À la porte de la ville, plusieurs guides s'offrent à nous ; nous en prenons un qui marchait avec de superbes mouvements de taille, pantalon blanchâtre. – Grandes lignes de terrain, deux palmiers à droite. – Aqueduc. – L'église Saint-Paul, cathédrale, nulles. – Une grotte de Saint-Paul ; une autre grotte de Saint-Paul avec un petit autel au fond, celle-là est pleine d'eau. Ces grottes sont taillées dans une vilaine pierre blanche très tendre. – Des braves gens veulent nous vendre des médailles.

Catacombes dans la roche tendre, couloirs s'enfilant, tournant (beaucoup plus petits que ceux de Naples, et plus tortueux). Des deux côtés, excavations pour mettre les morts : le dessus est un demi-arc très développé ; à côté souvent un autre petit trou pour l'enfant ; quelquefois deux sont à côté l'un de l'autre. Aux carrefours, des sortes de meules rondes

Égypte

posées à plat. – Nous remarquons des façons de colonnes cannelées, dégrossies à même la pierre. – On étouffe. – L'étendue de ces catacombes est inconnue. Notre guide, homme noir, prêtraillon féroce, petit, maigre, mélange d'espagnol, de bédouin et de jésuite, nous raconte que, dans son enfance, un des professeurs de son séminaire s'y aventura et y resta ; un cochon lâché reparut à Città Lavalette. Dans son opinion, les catacombes s'étendent sous toute l'île.

De Malte à Alexandrie – Repartis de Malte le samedi soir à 6 heures, après un dîner très gai à bord ; le bord me chérit, je dis beaucoup de facéties, je passe pour un homme très spirituel.

Journées du dimanche et du lundi assez tranquilles, de la houle ; lundi, vers 3 heures, la mer grossit, le vent debout ne nous quitte plus ; nous piquons dedans, on met les voiles pour appesantir le navire. La nuit fut rigoureuse. M^{me} Codrika embêtait son mari : « Tes pauvres petits enfants ! c'est l'orgueil de l'être, etc. » Suée du pauvre homme, profil de l'homme tanné au superlatif ! Il est sorti de sa chambre, débraillé, oppressé, pâle et, me prenant la main : « Vous n'êtes pas marié, vous, mon ami, vous êtes bien heureux ! » Je reste sur le pont, accroché à un cordage de l'arrière ; l'officier de quart ne peut se tenir debout ; tout pète, craque et tremble, une écoute se casse comme un fil ; le gros chien d'Abbas-Pacha ne sait où se mettre, celui du maître d'équipage se cache derrière le compas. J'essaie de me coucher à diverses places ; le commandant, tout habillé, dort sur son canapé, le garçon de service par terre dans le carré, enveloppé d'un prélat. De temps à autre je ris malgré moi du grotesque qui se passe : gens qui gueulent et qui dégueulent, craquements du navire, toutous errants, M. et M^{me} Codrika qui se disputent. À chaque lame le bateau s'enfonce de tribord et se relève furieusement, en faisant la poêle.

Je sens des instincts marins, l'eau salée m'écume au cœur, il me prend des envies de monter dans les haubans et de chanter ; en d'autres moments je suis embêté une seconde, en songeant qu'après tout on peut périr en mer. Codrika près de moi, me lâcha cette parole : « Quand je pense que ces pauvres enfants jouaient encore aux Champs-Élysées il y a quinze jours ! » Puis nous disons : « montagne humide », « plaine liquide » et nous injurons Racine. Entre 4 et 6 heures du matin, l'ouragan se calme ; le bateau est en triste état : ses cuivres font autant de poches à sa carène, un des caillebotis a été enlevé, la chaudière fuit et s'éteint ; on est obligé de la remplir à bras.

La mer avait été aussi forte et même plus que dans la nuit du jeudi au vendredi, seulement il n'y avait eu ni feu Saint-Elme, ni orage, ni pluie, le temps au contraire était très clair et le ciel étoilé, cela rendait gai, avec la grosse mer.

Mardi, et surtout mercredi, beau temps. Nous nous vautrions sur nos pelisses, sur le pont, sous la tente des premières. Lagrange fait le portrait de Codrika en Don Quichotte, avec le plat à barbe, et Codrika celui de Roux.

Le mercredi, au soir, longue et intime causerie avec Codrika. Elle commença comme toutes les causeries par le b..., puis elle devint sentimentale ; il me raconta de sa vie trois histoires d'amour : 1° à Paris, une maîtresse, dans le faubourg Saint-Honoré, il escaladait son jardin et passait une partie de la nuit souvent les pieds dans la neige ; 2° en Grèce, escalade avec une échelle ; 3° adieux, à Genève, avec une femme qu'il aimait depuis longtemps. Un matin, par un temps de brouillard, elle le regarda s'en aller du haut de sa terrasse, « et encore une page de la vie fut tournée, nous ne nous sommes plus revus ». – Homme passionné, nerveux, malade, grandes façons de vivre, souffrant beaucoup, a dû inspirer et ressentir de violentes âcretés et des fougues, belle

Égypte

nature nerveuse ; il lui manque la fortune et des occasions légitimes d'énergie.

Jeudi matin, temps superbe, tout le monde est gai ; on va bientôt débarquer. Nous prenons un pilote pour la passe d'Alexandrie, il a un turban blanc. (Nous avons à bord, sur les passavents, deux hadjis d'Algérie qui n'ont pas bougé de leur place.) Entré dans le port, il demanda du pain et du fromage à Roux en lui prenant la barbe : « As-tu les mains propres, au moins, sacré cochon ? » – Débarquement, chaos de cris et de paquets. Sur le bord du quai, à gauche, des bons Arabes pêchent à la ligne. Le premier bâtiment que je vois dans le port est un brick de Saint-Malo, et la première chose sur la terre d'Égypte, un chameau. J'étais monté dans les haubans et j'avais aperçu le toit du sérail de Méhémet-Ali qui brillait au soleil, dôme noir, au milieu d'une grande lumière d'argent fondue sur la mer. – Négresses, nègres, fellahs. – Le canot nous débarque ; à cet endroit, il y a une fontaine, les chameaux venaient y remplir leurs outres. – Impression solennelle et inquiète quand j'ai senti mon pied s'appuyer sur la terre d'Égypte.

Alexandrie – Grande ville, avec la place des Consuls, bâtarde, mi-arabe, mi-européenne. – Messieurs en pantalon blanc et en tarbouch. – Hakakim-Bey, beau-frère d'Artim-Bey ; ses lunettes vertes (à la représentation de la *Norma*) lui donnaient l'air, avec son grand nez, d'une bête fantastique moitié crapaud, moitié dindon. – Mais quel joli petit nègre ! – MM. Jorelle, Gallis-Bey, Gérardin, Prinstot-Bey, Villemin, Soliman-Pacha, le P. Abro, du consulat hollandais de Smyrne, vêtu en Arménien.

Le soir de notre arrivée, promenade de gens dans les rues, portant des fanaux ; des enfants nous donnent des petits coups de bâton dans les jambes. Le lendemain, fête d'une circoncision : chameau couvert de piastres d'or, tous les métiers représentés, un phallus mobile. – Visite aux aiguilles

de Cléopâtre, l'une debout, l'autre couchée par terre, à droite de la ville, près d'un corps de garde.

Colonne de Pompée : monolithe avec un splendide chapiteau corinthien et le nom de « Thompson of Sunderland » écrit à la peinture noire, sur la base, en lettres de 3 pieds de haut ; les tombes ont la couleur grise du sol, sans la moindre verdure.

Bains de Cléopâtre : petite anse dans la mer, avec les grottes à gauche. Toutes sortes de couleurs chatoyaient, le bord des roches dans l'eau était rouge, comme s'il y avait eu de la lie de vin répandue ; un Arabe, pieds nus et retroussant sa robe, avancé dans l'eau jusqu'aux chevilles, nettoyait avec un couteau une peau de mouton. Le soleil tapait sur tout cela, j'étais debout et muet. Retour à la ville, nous galopons sur nos ânes. – Quelques Bédouins du désert libyque entourés de leurs couvertures grises.

Halte à un café près de la Mahmoudieh, nous mangeons des biscottes. – Premier bain turc, impression funèbre : il semble qu'on va vous embaumer.

Voyage de Rosette. – Partis d'Alexandrie le dimanche 18, à 7 heures un quart du matin.

Nuages violets, chemin large, maisons de plaisance aux environs de la ville, palmiers avec leurs grappes de dattes. La comparaison de Sancho, dans les noces de Camache : « Ô la belle fille qui s'avance avec ses pendants d'oreilles, comme un palmier chargé de dattes » me frappe par sa justesse.

À la sortie de la ville, le désert commence. Monticules de sable çà et là, quelques palmiers isolés. La route monte et descend légèrement, il n'y a pas de chemin, on suit la trace des chevaux et des ânes. – De temps à autre un Arabe sur son baudet, les plus riches ont de grands parapluies sur la tête. – Une file de chameaux conduits par un homme en chemise.

Femme voilée d'un grand morceau de soie noire toute neuve, et son mari sur un autre âne. « Taiëb », et l'on répond

« Taiëb, taiëb » sans s'arrêter. – Tableau : un chameau qui s'avance, de face, en raccourci, l'homme par-derrière, de côté, et deux palmiers du même côté, au troisième plan ; au fond, le désert qui remonte. – Premier effet du mirage. – À notre gauche, la mer.

Aboukir à gauche, à l'extrémité d'une langue étroite de terre. – Forteresse où nous arrivons à 10 heures et demie. La sentinelle, sur le mur, près de sa guérite, nous crie de nous arrêter ; deux chiens blancs s'avancent sur le pont-levis et hurlent. Au nom de Soliman-Pacha, nous sommes reçus ; l'officier et ses soldats turcs ont les boules les plus pacifiques du monde. Nous déjeunons d'un de nos poulets, sous le passage qui mène à la cour de la forteresse, assis sur des bancs de pierre ; c'est un des meilleurs déjeuners de ma vie. Nos bons Turcs admirent nos armes ; on cause guerre, militaires, Russie ; Maxime commence à faire dire le proverbe de Constantinople : « Les Français sont de bons soldats, etc., les Russes de bons cochons impuissante ironie des petits-fils de Napoléon Buonaparte ». Excellent qahvéh. Nous repartons à 11 heures et demie et nous suivons constamment le bord de la mer, nos chevaux écrasent des coquilles sous leurs pieds, les lames qui viennent expirer sur le sable sont brunes lie-de-vin. Ça et là un requin échoué sur la plage ; dans le sable des ossements d'animal, entre autres un bœuf, à demi enfoui et dont la tête intacte est momifiée. Nous avons déjà vu en sortant d'Alexandrie un chameau aux trois quarts rongé.

Passage en bac à Edkou. Deux chameaux marchant tranquillement dans le gué ; sortis de l'eau, ils se couchent sur le sable pour se sécher, râlent et se vautrent. On a bien du mal à faire embarquer le mulet (celui qui porte nos provisions et sur lequel est monté Joseph), tout le monde se donne beaucoup de mal, si ce n'est le propriétaire du mulet, vieux roquentin aux mollets durs. En sortant du bac, Sassetti s'aperçoit que sa crosse est cassée ; ruades, hennissements,

cabrade de nos chevaux ; ils n'ont pour bride qu'un licol et se conduisent au sifflet. Quoiqu'ils aient l'air d'infâmes rosses, ils s'enlèvent à la voix, ce sont d'excellentes bêtes.

Nous suivons le bord de la mer ; des débris de navires, restes de la bataille d'Aboukir. Nous tirons des cormorans et des pies de mer ; nos Arabes (des enfants, sauf le vieux en petit turban) courent comme des lévriers et vont en grande joie ramasser les bêtes que nous avons tuées.

Solitude. – La mer est immense. – Effet sinistre de la pleine lumière qui a quelque chose de noir. – Histoire de l'homme aux dattes et à la fessée ; effet de la veste de Sasseti s'envolant au vent, et le vieux cul noir de l'homme au milieu des vagues blanches. Quels cris, mais quelle pile !

Nous suivons le bord de la mer jusqu'à 5 heures du soir. On prend à droite ; de place en place des colonnes en briques dans le désert pour indiquer la direction de Rosette. Les sables sont très mous, le soleil se couche : c'est du vermeil en fusion dans le ciel ; puis des nuages plus rouges, en forme de gigantesques arêtes de poisson (il y eut un moment où le ciel était une plaque de vermeil et le sable avait l'air d'encre). En face et à notre gauche, du côté de la mer et de Rosette, le ciel a des bleus tendres de pastel ; nos deux ombres à cheval marchant parallèlement sont gigantesques, elles vont devant nous régulièrement, comme nous. On dirait deux grands obélisques qui marchent de compagnie.

Minarets blancs de Rosette. – La végétation recommence, palmiers, monticules. Un de nos petits saïs marche devant nous, on fait plusieurs détours, la nuit est close tout à fait, nous arrivons devant la porte de Rosette ; elle s'ouvre et crie comme une porte de grange. Nous traversons des rues étroites à moucharabiehs treillagés ; elles sont sombres et étroites, les maisons semblent se toucher, les boutiques des bazars sont éclairées par des verres pleins d'huile suspendus par un fil. Si nous eussions gardé nos fusils en travers de nos

Égypte

selles, nous les eussions brisés, à cause de l'étroitesse des rues ; un cheval emplit en effet presque à lui seul le passage entre les boutiques. Nous traversons toute la ville et arrivons à la caserne. Escalier sombre, sentinelle à la porte du pacha (Hussein-Pacha). – Grande chambre en avancée sur la mer, entourée de fenêtres de tous côtés ; le pacha assis sur des coussins, main droite estropiée, ressemble à Beauvallet ; le colonel Ismaïl-Bey, œil à demi fermé, grand mâtin qui a l'air fort brave. On échange beaucoup de politesses ; la chambre qu'on nous destine pour coucher est à côté. Souper turc, petites galettes sucrées excellentes. Nuit mauvaise, les chiens de Rosette hurlent atrocement ; les puces et le mal de ventre !

Le lendemain, lundi 19, pendant que je me lavais, entrée du docteur Colucci amené par le pacha ; petit homme bon, franc, aimable. Nous sortons avec lui, nous visitons une manufacture de riz : grands fouloirs en bois terminés par une vis en fer. – Filature de coton à la main, homme qui tournait le dévidoir, courbé en deux, qui passait et repassait comme un cheval au moulin et souriait devant nous pour nous demander le batchis.

Par une mosquée entrouverte, nous voyons dans la cour des colonnes peintes. Sur la porte se tient un jeune Turc qui ressemble à Louis Bellangé. Nous allons dans une sorte d'hôpital où, dans des chambres basses, sont couchés sur la planche des malades qui m'ont l'air bien malades ; odeur de fièvre et de sueur, soleil passant entre les interstices des murs en planches. Nous montons chez le pharmacien, qui nous offre une pipe. – Je crève de faim, retour à la caserne, visite au pacha, recafé, rechibouk. – À 1 heure et demie, dîner : au moins trente plats (un nègre nous chasse les mouches avec un petit balai, la fenêtre est ouverte et donne sur la mer ; valetaille nombreuse, bigarrée de peau et de vêtements de soie) ; la pâtisserie me semble bonne, le reste exécration ; je goûte du pain arabe, pâte incuité en larges galettes. Je

m'observe le plus que je peux pour ne pas faire d'inconvenances.

Dans l'après-dîner, promenade à Abou-Mandoûr, sur la rive gauche du Nil. – Jardin et roseaux (le seul endroit du Nil où j'en aie vu, il n'y en a presque pas sur les bords du Nil). – Grand soleil sur l'eau.

À Abou-Mandoûr, le Nil fait un coude à gauche (rive droite) et de ce côté il y a de hautes berges de sable.

Une cange en tartane passe dessus : voilà le vrai Orient, effet mélancolique et endormant ; vous pressentez déjà quelque chose d'immense et d'impitoyable au milieu duquel vous êtes perdu.

Sur une fortification un musulman faisant sa prière et se prosternant du côté du soleil couchant. – Abou-Mandoûr est un santon. – Sycomore. – L'homme qui garde le santon nous donne à manger quelques fruits du sycomore, qui ressemblent à des figes. Ce que nous appelons en Europe sycomore ne ressemble pas au sycomore. Le gardien du santon me donne aussi quelques dattes, un chien me suit, la colique me travaille. Le Nil fait ici un coude, le désert est en face et à droite ; à gauche, au-delà du Nil, ce sont d'immenses prairies vertes avec de grandes flaques d'eau. – Nous montons au télégraphe, le gardien me baise la main.

Retour à la caserne. Nous dînons tous les trois dans notre chambre, à l'européenne ; haricots excellents, adieux au pacha, nuit bonne.

Le lendemain mardi, départ ; le pacha nous salue de sa fenêtre. Il fait froid toute la journée et nous gardons nos cabans. Sur le bord de la mer nous retrouvons les chameaux à dattes ; l'homme rossé nous voyant venir de loin avait pris le large.

Edkou. – Pendant qu'on appelle le passager, nous chassons dans le marais ; Max et moi abattons à la fois cinq pies de mer, dont deux se perdent dans l'eau : c'est mon premier gibier tué.

Égypte

Nous déjeunons de l'autre côté du passage, à l'abri contre le mur du télégraphe, avec la moitié de notre second poulet et les provisions de Hussein-Pacha. Il fait froid, la mer est forte, nous rencontrons moins de coquilles qu'avant-hier.

À une lieue environ d'Alexandrie, il passe à côté de nous, à droite, deux chameaux montés par un nègre et un Arabe ; ils sont sans charge, les cordes sont entre-croisées à la selle et pendent sur leurs hanches ; les hommes montés dessus se tiennent debout et les battent à grands coups de bâton de palmier en riant d'une voix rauque ; les chameaux trottaient comme des dindes. Ils ont passé vite. – Rire et air féroce, notes gutturales, âcres, avec de grands coups de bras.

Avant de rentrer à Alexandrie, sur la gauche, sur une hauteur, un moulin tout seul.

Nous sommes restés à Alexandrie jusqu'au dimanche 25. Beaucoup de visites. Mal au ventre.

D'Alexandrie au Caire. – Dimanche matin 25, départ sur un bateau remorqué par un petit vapeur qui ne contient que la machine. Rives plates et mortes de la Mahmoudieh ; sur le bord quelques Arabes tout nus, qui courent ; de temps à autre, un voyageur à cheval qui passe, enveloppé de blanc et trotinant sur sa selle turque. – Passagers : Mme Chedutan, grande, maigre, élégante, vêtue en grecque ; son mari, médecin français au service du vice-roi, couché sur des couvertures en bas, avec une Abyssinienne à ses côtés qui le soigne ; famille anglaise, hideuse ; la maman semblait un vieux perroquet malade (à cause de son auvent vert ajouté à sa capote) ; M. Duval de Beaulieu, secrétaire de l'ambassade belge à Constantinople ; ingénieur arabe parlant anglais et « se paffant » de *porter* le soir à table.

Atfeh. – Poules sur les maisons, elles ressemblent à celles des fellahs d'Alexandrie (et de toute l'Égypte). Cela me semble lugubre, surtout au coucher du soleil. Les bateaux

des Barbarins, enfoncés dans l'eau, sont rehaussés d'un bordage en terre. Le soleil se couche, les minarets de Fouah brillent en blanc à l'horizon, à gauche ; au premier plan, prairie verte.

À Atfeh on entre dans le Nil et l'on prend un bateau plus grand.

Première nuit sur le Nil. – État de satisfaction et de lyrisme : je fais des mouvements, je récite des vers de Bouilhet, je ne peux me résigner à me coucher, je pense à Cléopâtre. Les eaux sont jaunes, il fait très calme, il y a quelques étoiles. Vigoureusement empaqueté dans ma pelisse, je m'endors sur mon lit de campement que j'ai fait dresser sur le pont, et avec quelle joie ! Je suis réveillé avant Maxime ; en se réveillant, il étend son bras gauche pour me chercher.

D'un côté le désert (sur la rive gauche) à droite ; à gauche, prairie verte. Avec ses sycomores, elle ressemble de loin à une plaine de Normandie avec ses pommiers. À droite, c'est gris rouge. – On voit les deux pyramides, puis une plus petite. – Travaux du barrage, c'est un pont commencé, à plusieurs arches romanes.

À notre gauche Le Caire s'entasse sur une colline, la mosquée de Méhémet-Ali élève son dôme ; derrière elle, le Mokattam, pelé.

Arrivée à Boulak, tohu-bohu du débarquement, un peu moins de coups de bâton qu'à Alexandrie cependant.

De Boulak au Caire, route sur une sorte de chaussée plantée d'acacias ou de gazis. – Nous entrons dans l'Esbekiyé, tout planté. – Arbres, verdure. – Descendus à l'Hôtel d'Orient, chez Coulon.

LE CAIRE

Visite au consul M. Delaporte, bel homme ; figure de jour de l'an. – Il ne faut pas marcher sur le sable de sa cour.

– Bekir-Bey, baragouinant. – Joli logement avec des plantes et des chinoiseries dans son salon. – M^{me} Marie, en costume blanc, tarbouch d'or ; ancienne superbe femme, ... carré.
– Lubert-Bey. – Linant-Bey nous montre ses dessins.

Le soir de notre arrivée, fête d'un santon : hommes rangés en parallélogramme et psalmodiant, avec des gestes indiqués par un homme au milieu ; un autre, dans l'angle, chantait la mélodie. Figure idiote d'un jeune homme (maigre, lippu, crâne fuyant, nez avançant) pris par le vertige du rythme. Un enfant chantant aussi, en s'agitant comme les hommes.

Bouffons à la noce, l'un faisant la femme. – Plaisanteries obscènes de la malade et du médecin : « Qui va là ? non, je n'ouvre pas. Qui ? – C'est... – Non. – Qui (etc. répété) qui ? une p... – Ah ! entrez. – Que fait le médecin ? – Il est dans son jardin. – Avec qui ? – Avec son âne qu'il enc... »

Hier 1^{er} décembre, nous avons vu au pied de la citadelle un saltimbanque avec un enfant de 6 à 7 ans et deux fillettes nu-pieds en blouses bleues, bonnets de laine pointus par terre. – Pets que les fillettes faisaient avec leurs mains. – Le même était excellent, petit, laid, carré : « Si vous me donnez cinq paras, je vous apporterai ma mère à b... ; – je vous souhaite toutes sortes de prospérités, surtout d'avoir un long v... » – Expression avec laquelle il a dit *Allah* en découvrant un pot rempli de gâteaux. – La langue arabe m'a paru charmante. – Deux ou trois voitures de pachas ont passé sur la place sans que le peuple se détourne. – Fil de plusieurs couleurs sortant de la bouche du maître, bâtons doubles pour se frapper. – Dans une scène de surdité l'enfant, désespéré de ne pouvoir se faire entendre, lui criait au derrière.

Au bout de peu de jours nous quittons l'Orient, malgré la société du sieur Neuville, pour l'Hôtel du Nil, tenu par Bouvaret et Brochier. – Personnel : le docteur Ruppel, Mouriez, Delatour, le baron de Gottbert. Le corridor du premier étage

est tapissé des lithographies de Gavarni arrachées au *Charivari*. Quand les cheiks du Sinaï viennent pour traiter avec les voyageurs, le vêtement du désert frôle sur le mur tout ce que la civilisation envoie ici de plus quintessencié comme parisianisme (Bouvalet est un ancien comédien de province ; c'est lui qui colle ces choses aux lambris) ; les lorettes, étudiants du Quartier latin, et bourgeois de Daumier restent immobiles devant le nègre qui va vider les pots de chambre.

Un jour nous rencontrons, derrière l'Hôtel d'Orient, une noce qui passe. Les joueurs de petites timbales sont sur des ânes, des enfants richement vêtus sur des chevaux ; femmes en voile noir (de face, c'est comme ces ronds de papier dans lesquels sautent les écuyers, si ce n'est que c'est noir) poussant le zagarit ; un chameau tout couvert de piastres d'or ; deux lutteurs nus, frottés d'huile et en caleçon de cuir, mais ne luttant nullement, faisant seulement des poses : des hommes se battant avec des sabres de bois et des boucliers ; un danseur, c'était Haçan el-Bilbesi, coiffé et habillé en femme, les cheveux nattés en bandeau, veste brodée, sourcils noirs peints, très laid, piastres d'or tombant sur le dos ; autour du corps, en baudrier, une chaîne de larges amulettes d'or, carrées ; il joue des crotales ; torsions de ventre et de hanches splendides, il fait rouler son ventre comme un flot ; grand salut final où ses pantalons se sont gonflés, répandus.

Petite rue derrière l'Hôtel d'Orient. On nous fait monter dans une grande salle. Le divan avance sur la rue ; des deux côtés du divan, de petites lucarnes donnant sur la rue et qui ne peuvent se fermer ; en face le divan, une grande fenêtre sans châssis ni vitre, à grille de fer, par laquelle on voyait un palmier. Sur un grand divan à gauche, deux femmes accroupies ; sur une sorte de cheminée, une veilleuse qui brûlait et une bouteille de raki. La Triestine est descendue, petite femme, blonde, rougeaude. La première des deux femmes, grosses lèvres, camuse, gaie, brutale, « *un poco mata, signor* »

nous disait la Triestine ; la seconde, grands yeux noirs, nez régulier, air fatigué et dolent, est sans doute au Caire la maîtresse de quelque Européen. Elle entend deux ou trois mots de français et sait ce que c'est que la croix d'honneur. La Triestine avait une peur violente de la police, et qu'on ne fit du bruit chez elle. Abbas-Pacha, qui aime les hommes, vexe beaucoup les femmes ; on ne peut, dans cette maison publique, ni danser ni faire de la musique. Elle a joué du tarabouk, sur la table, avec ses doigts, pendant que l'autre, ayant roulé sa ceinture et l'ayant nouée bas sur ses hanches, dansait ; elle nous a dansé une danse d'Alexandrie qui consiste, comme bras, à porter alternativement le bord de la main au front. Autre danse : bras droits, étendus devant soi, la saignée un peu fléchie, le torse immobile, le bassin fait des trilles. Ablution préalable de ces dames. Une portée de chats s'est dérangée de dessus ma couverture. Hadely n'a pas défait sa veste, elle m'a fait signe qu'elle avait mal à la poitrine.

Effet : elle devant, frou-frou des vêtements, bruit des piastres d'or de sa résille, bruit clair et lent. – Clair de lune. – Elle portait un flambeau.

Sur la natte : chairs dures, ... de bronze, ... rasé, sec quoique gras ; l'ensemble était un effet de pestiféré et de léproserie. Elle m'a aidé à me rhabiller. – Ses mots arabes que je ne comprenais pas. C'étaient des questions de trois ou quatre mots et elle attendait la réponse ; les yeux entrent les uns dans les autres, l'intensité du regard est doublée. – Mine de Joseph au milieu de tout cela. – Faire l'amour par interprète.

Citadelle. – À moins qu'on n'y entre par la place de Roumelieh, on y monte par des routes entourées de hauts murs.

Sur la plate-forme est la mosquée de Méhémet-Ali : au milieu de la cour, jolie fontaine en albâtre ; dans un coin de la mosquée (on la construit maintenant), le tombeau provisoire de Méhémet-Ali, entouré d'une cage en bois, recouvert de tapis, sous un lustre de cristal.

Du haut de la citadelle on a la vue générale du Caire.

Les Pyramides étaient en plein soleil, on ne pouvait les voir ; à droite, la plaine des tombeaux des khalifes ; en face, Le Caire ; un peu plus loin, à gauche, les masses de décombres qui précèdent le vieux Caire ; derrière vous, le Mokattam, rugueux et triste.

Puits de Joseph. – Plusieurs marches, murs gris noir, un immense acacia s'épate dessus : c'est un coin biblique. On descend dans ce grand trou carré, taillé en plein dans le roc ; on a fait des ouvertures carrées dans le pan de droite du mur, afin de donner de la lumière. L'eau monte à l'aide d'une roue hydraulique. Dans une excavation du mur est le tombeau de Joseph : c'est un bloc à même la roche, surmonté d'une petite boule ; ça sonne plus creux que le roc contigu. Nous redescendons dans la ville par le chemin où furent massacrés les mameluks ; Méhémet regardait la tuerie de la grosse tour d'en haut, où est placé le télégraphe. – Avant d'arriver à la porte qui donne sur la place de Roumelieh, rencontre d'un vieux Turc actuellement *pesevenque* ; il est parti en France avec Napoléon et est revenu au Caire. – Sur la place nous retrouvons notre saltimbanque de l'autre jour, avec les deux fillettes et le gamin.

À propos de bouffons :

Le bouffon de Méhémet prit une femme dans un bazar et la f... sur le devant de la boutique *coram populo*. Un enfant, il y a quelque temps, se faisait e... par un singe. Un marabout se promenait tout nu dans les rues, avec un chapeau sur la tête et un autre au v... ; il le défaisait pour pisser, et les femmes stériles allaient se mettre sous la parabole d'urine et s'en arrosaient. Un saint (idiot) mourut il y a quelque temps épuisé par la m... de toutes les femmes qui allaient le visiter.

Mardi 4 décembre, bonne journée.

En revenant de l'Hôtel d'Orient et cherchant l'ouvrier qui raccommode le pied photographique de Maxime, j'ai considéré le joli portail de l'hôtel habité par la légation de Toscane :

Égypte

arcade romane à bâtons brisés, fûts à quatre colonnes, noués comme des cordes ; dans la cour, deux autruches en liberté qui se grattent avec le bec les poux de leur dos.

Kan khabile. – Bazar des orfèvres, étroit, sombre, bruyant. – Bazar des parfumeurs. – Rentré pour déjeuner, quatre lettres de ma mère.

Course aux tombeaux des khalifes, entre la levée de terre qui est derrière les portes du Caire et le Mokattam. – Couleur grise de la terre, des tombeaux, des mosquées ; à l'horizon, du côté du désert de Suez, il y a des mouvements de terrain ressemblant à des tentes.

Mosquée de X... (?). – Dans la cour centrale, un arbre chargé d'oiseaux. Nous montons au minaret ; les pierres sont rongées, déchiquetées. Sur les marches du haut, débris d'oiseaux, qui sont venus mourir là, le plus haut qu'ils ont pu, presque dans l'air. De là, j'ai Le Caire sous moi ; à droite le désert, avec les chameaux glissant dessus et leur ombre à côté qui les escorte ; en face, au-delà des prairies et du Nil, les Pyramides : le Nil est tacheté de voiles blanches, les deux grandes voiles entrecroisées en fichu font ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel est tout bleu, les éperviers tournoient autour de nous ; en bas, bien loin, les hommes tout petits, ils rampent sans bruit. La lumière liquide paraît pénétrer la surface des choses et entrer dedans.

Maxime marchande un collier de corail à une femme, collier à boule de vermeil. Elle allaitait un enfant ; elle s'est cachée pour retirer son collier, par pudeur, mais elle n'en montrait pas moins ses deux « tétons », comme dit le père Ruppel. Le marché n'a pas lieu.

À la tombée du jour, la lumière gris bleu violet pénètre l'atmosphère.

Rentrée dans la ville. – Pipe et café dans un café.

Commencement de préparatifs pour l'expédition des Pyramides. – Bon état physique et moral, bon espoir et bon ventre. Allons, allons, tout va bien !

Mardi, 4 décembre, 11 heures et demie du soir.

LES PYRAMIDES. – SAKKARAH. – MEMPHIS

Départ. – Vendredi, partis à midi pour les Pyramides.

Maxime est monté sur un cheval blanc qui encense, Sasseti sur un petit cheval blanc, moi sur un cheval bai, Joseph sur un âne.

Nous passons devant les jardins de Soliman-Pacha. – Île de Rôda. – Nous passons le Nil en barque : pendant qu'on est occupé à faire embarquer les bêtes, un mort nous croise, porté dans sa bière, à bras. – Vigousse de nos rameurs qui chantent, ils se penchent en avant et se renversent en arrière en criant crânement. La voile est très enflée, nous filons vite.

Gizeh. – Maison en terre comme à Atfeh, bois de palmiers. – Deux roues hydrauliques, l'une est tournée par un bœuf, l'autre par un chameau.

Maintenant s'étend devant nous une immense prairie très verte, avec des carrés de terre noire, places récemment labourées et les dernières abandonnées par l'inondation, qui se détachent comme de l'encre de Chine sur le vert uni. Je pense à l'invocation à Isis : « Salut, salut, terre noire d'Égypte. » La terre en Égypte est noire. Des buffles broutent ; de temps à autre, un ruisseau boueux, sans eau, où nos chevaux enfoncent dans la vase jusqu'au genou ; bientôt nous traversons de grandes flaques d'eau ou des ruisseaux.

Vers 3 heures et demie, nous touchons presque au désert, où les trois Pyramides se dressent. Je n'y tiens plus et lance mon cheval qui part au grand galop, pataugeant dans le marais. Maxime, deux minutes après, m'imité. Course

furieuse. – Je pousse des cris malgré moi, nous gravissons dans un tourbillon jusqu’au Sphinx. Au commencement, nos Arabes nous suivaient en criant : « σφίγγξ σφίγγξ, oh ! oh ! oh ! » Il grandissait, grandissait et sortait de terre comme un chien qui se lève.

Vue du Sphinx Abou-el-Houl (le père de la terreur). – Le sable, les Pyramides, le Sphinx, tout gris et noyé dans un grand ton rose ; le ciel est tout bleu, les aigles tournent en planant lentement autour du faite des Pyramides. Nous nous arrêtons devant le Sphinx, il nous regarde d’une façon terrifiante ; Maxime est tout pâle, j’ai peur que la tête ne me tourne et je tâche de dominer mon émotion. Nous repartons à fond de train, fous, emportés au milieu des pierres ; nous faisons le tour des Pyramides, à leur pied même, au pas. Les bagages tardent à venir, la nuit tombe.

On dresse la tente (c’était son inauguration ; aujourd’hui, 27 juin 1851, je viens avec Bossière de la replier, très mal : c’est sa fin.) – Dîner. – Effet de la petite lanterne en toile blanche suspendue au mât de la tente. – Nos armes sont croisées sur les bâtons, les Arabes sont assis en rond autour de leur feu, ou dorment enveloppés de leurs couvertures, dans des fossés qu’ils creusent dans le sable avec leurs mains ; ils sont couchés là comme des cadavres dans leur linceul. Je m’endors dans ma pelisse, savourant toutes ces choses ; les Arabes chantent une canzone monotone, j’en entends un qui raconte une histoire : voilà la vie du désert.

À 2 heures, Joseph nous réveille croyant que c’est le jour ; ce n’était qu’un nuage blanc en face, à l’horizon, et les Arabes avaient pris Sirius pour Vénus. Je fume une pipe à la belle étoile, regardant le ciel ; un chacal hurle.

Ascension. – Levé à 5 heures le premier, je fais ma toilette devant la tente, dans le seau de toile. Nous entendons quelques cris de chacal. – Montée de la Grande Pyramide, celle de droite (Chéops). Les pierres, qui, à deux cents pas de

distance, semblent grandes comme des pavés, n'en ont pas moins, les plus petites, 3 pieds de haut ; généralement elles vous viennent à la poitrine. Nous montons par l'angle de gauche (celui qui regarde la Pyramide de Khephren) ; les Arabes me poussent, me tirent, je n'en peux plus, c'est désespérant d'éreintement. Je m'arrête cinq ou six fois en route, Maxime est parti devant et va vite. Enfin j'arrive en haut.

Nous attendons le lever du soleil une bonne demi-heure.

Le soleil se levait en face de moi ; toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre océan d'un violet sombre dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabe, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesques de galon. En résumé, trois couleurs, un immense vert à mes pieds au premier plan, le ciel blond rouge, vermeil usé ; derrière et à droite, étendue mamelonnée d'un ton roussi et chatoyant, minarets du Caire, canges qui passent au loin, touffes de palmiers.

Enfin le ciel a une bande d'orange du côté où va se lever le soleil. Tout ce qui est entre l'horizon et nous est tout blanc et semble un océan ; cela se retire et monte. Le soleil, paraît-il, va vite et monte par-dessus les nuages oblongs qui semblent du duvet d'un flou inexprimable ; les arbres des bouquets de village (Gizeh, Matâriyé, Bédrachein, etc.) semblent dans le ciel même, car toute la perspective se trouve perpendiculaire, comme je l'ai déjà vue une fois du port de la Picade dans les Pyrénées ; derrière nous, quand nous nous retournons, c'est le désert, vagues de sable violettes : c'est un océan violet.

Le jour augmente, il y a deux choses : le désert sec derrière nous, et devant nous une immense verdure charmante, sillonnée de canaux infinis, tachetée çà et là de touffes de palmiers ; puis au fond, un peu sur la gauche, les minarets

Égypte

du Caire et surtout la mosquée de Méhémet-Ali (imitant celle de Sainte-Sophie) dominant les autres. (Je trouve du côté du soleil levant : *Humbert frotteur*, cloué sur la pierre avec des épingles. – État pathétique de Maxime qui s'était dépêché pour l'apporter et avait cuydé en crever d'essoufflement.) – Descente facile par l'angle opposé.

Intérieur de la Grande Pyramide. – Après le déjeuner vous visitons l'intérieur de la Pyramide. Elle s'ouvre du côté Nord, couloir tout uni (comme un égout) dans lequel on descend ; couloir qui remonte ; nous glissons sur les crottes de chauves-souris. Il semble que ces couloirs aient été faits pour y laisser doucement glisser des cercueils disproportionnés. Avant la chambre du roi, corridor plus large avec de grandes rainures longitudinales dans la pierre, comme si on y avait baissé quelque herse. – *Chambre du roi*, tout granit en pierres énormes, sarcophage vide au fond. – *Chambre de la reine*, plus petite, même forme carrée communiquant probablement avec la chambre du roi.

En sortant à quatre pattes d'un couloir, nous rencontrons des Anglais qui veulent y entrer, et tous dans la même posture que nous ; nous échangeons des politesses et chacun suit sa route.

Pyramide de Khephren. – On ne monte pas dessus, si ce n'est Abdallah. « Abdallah cinq minutes monter ». À l'extrémité son revêtement subsiste encore, blanchi par des fientes d'oiseaux.

Intérieur. – Chambre de Belzoni. Au fond un sarcophage vide. Belzoni n'y a rien trouvé que quelques ossements de bœuf, c'était peut-être ceux d'Apis. Sous le nom de Belzoni, et non moins gros, est celui de M. Just de Chasseloup-Laubat. On est irrité par la quantité de noms d'imbéciles écrits partout : en haut de la Grande Pyramide il y a un Buffard, 79, rue Saint-Martin, fabricant de papiers peints, en lettres noires ; un Anglais, enthousiaste, a écrit : Jenny Lind ;

de plus, une poire représentant Louis-Philippe (presque tous noms modernes), et le jeu arabe, parallélogramme garni de petits trous ; on met de petits cailloux dans les trous, c'est un calcul.

Pyramide de Rhodopis. – Il y a dedans plus de chauves-souris que dans les autres ; leur petit cri aigre interrompt le silence de ces demeures cachées. – Une chambre effondrée ; était-ce là que gisait Rhodopis ? Le plafond est ainsi fait : deux pierres convexes se touchant font une ogive très élargie.

Non loin, par des couloirs, on communique à une autre chambre contenant des cellules latérales, à momies ; il y a six cellules, deux au fond et quatre sur le côté droit.

Hypogée, derrière la Grande Pyramide. – Sur les murs, en demi-relief, prêtres, sacrifices d'animaux, joutes navales ; une vache vèlant, le veau est tiré par un homme. Le couloir est voûté, mais c'est une seule pierre convexe creusée qui fait la voûte.

Sphinx. – Nous fumons une pipe par terre sur le sable en le considérant. Ses yeux semblent encore pleins de vie, le côté gauche est blanchi par les fientes d'oiseaux (la calotte de la Pyramide de Khephren en a ainsi de grandes taches longues), il est juste tourné vers le soleil levant, sa tête est grise, oreilles fort grandes et écartées comme un nègre, son cou est usé et rétréci ; devant sa poitrine, un grand trou dans le sable, qui le dégage ; le nez absent ajoute à la ressemblance en le faisant camard. Au reste il était certainement éthiopien ; les lèvres sont épaisses.

Après que nous eûmes examiné la seconde Pyramide, nos trois Anglais vinrent (nous les y avons invités) nous faire une visite dans notre tente : café, chibouks, fantasia de nos Arabes, trémoussement du vieux cheik appuyé des mains sur un bâton. Les Arabes s'abaissent et se relèvent en claquant des mains et en chantant : « *Pso malem jara leudar ; pso*

malem jara leudar », c'est du langage bédouin et ça veut dire : « Sautons tous en rond. »

Nous avons pris un garde de Gizeh, nègre formidable, armé d'un bâton terminé par un cercle de fer.

Du haut de la Pyramide un de nos guides nous montrait l'endroit de la bataille, et nous disait : « *Napouleoïn, sultan Kebir ? aicouat, mameluks* », et avec les deux mains il faisait le geste de décapiter des têtes.

La nuit, il fait grand vent ; la tente tremble sur ses piquets, le vent donne de grands coups dans la toile comme dans la voile d'un vaisseau.

Dimanche. – Matinée froide passée à la photographie ; je pose en haut de la Pyramide qui est à l'angle S.-E. de la grande.

Tombeau-puits. – Un fossé circulaire en plein roc, puis une plate-forme au milieu de laquelle un trou carré d'environ 80 pieds (vu de haut en bas), sur une trentaine de large ; à côté (du côté des Pyramides), un puits carré. – Agilité merveilleuse de nos Bédouins. – Au fond du tombeau, un sarcophage ; dans le sarcophage, une grande figure en granit dont on ne voit que la tête. Je n'y suis pas descendu.

Petites grottes au bas de la colline des Pyramides. – Elles ont l'air d'anciennes habitations de troglodytes. La roche est si déchiquetée qu'elle a des apparences animales, comme seraient des vertèbres informes. Le sable est couvert et rempli de détritrus humains, noirs et blancs au soleil, morceaux de momies, fémurs. Nous en ramassons quelques-uns, comme nous avons fait hier, en allant au Sphinx, vers les trois figures de granit couchées dans le sable. Quelqu'un a effacé une partie du cartouche qui est sur l'une d'elles. – Scènes en demi-relief : tributs amenés à un roi, bœufs, ânes (parfaits) ; au fond, un grand Isis et Osiris assis, fort beaux. Les sculptures paraissent plus pures que celles de l'hypogée. – Petites

cellules peu profondes ; sur le même côté, statue debout, fruste, la tête un peu dans les épaules.

Promenade à cheval dans le désert l'après-midi. Nous passons entre la première et la seconde Pyramide, nous arrivons bientôt devant une vallée de sable, faite comme par un seul grand coup de vent. Grandes places de pierres qui semblent de la lave. – Temps de galop, essai de nos cornets, silence. Il nous semble que nous sommes sur une grève marine et que nous allons bientôt voir les flots ; nos moustaches sont salées, le vent est âpre et fortifiant ; des traces de chacal, des pas de chameau à demi effacés par le vent. En haut de chaque colline on s'attend à découvrir quelque chose de nouveau et l'on ne découvre que toujours le désert.

Nous revenons ; le soleil se couche. – La verte Égypte au fond ; à gauche, pente de terrain toute blanche, on dirait de la neige ; les premiers plans sont tout violets ; les cailloux brillent, baignés littéralement dans de la couleur violette ; on dirait que c'est une de ces eaux si transparentes qu'on ne les voit pas, et les cailloux entourés de cette lumière, glacée sur elle, ont l'air métallique et brillant. Un chacal court et fuit à droite. On les entend glapir à l'approche de la nuit. – Retour à la tente, en passant au pied de la Pyramide de Khephren, qui me paraît démesurée et tout à pic ; ça a l'air d'une falaise, de quelque chose de la nature, d'une montagne qui serait faite comme cela, de je ne sais quoi de terrible qui va vous écraser. C'est au soleil couchant qu'il faut voir les Pyramides.

Dimanche 9 décembre, 8 h 30 du soir, sous la tente.

Des Pyramides à Memphis. – Lundi 10. Nous longeons le désert, qui s'affaisse et descend sur la vallée. – Soleil, grand air. – Les Pyramides de Sakkarah sont plus petites de beaucoup et plus ruinées que celles de Gizeh. À Sakkarah nous avons perdu les bagages ; je reste au milieu du village, bois de palmier, pendant que Max bat les environs au grand galop

pour retrouver nos gens. Quelques Arabes fumaient au pied d'un mur en terre. – Cour entourée d'une palissade de roseaux secs ; des poules çà et là. – Notre saïs en petit bourgeron bleu (il courait les coudes en arrière, comme un oiseau, et la tête en avant), avec le croisé de la corde par-dessus, et coiffé d'un petit turban blanc, promenait au pas mon cheval en sueur. Des Arabes nous remettent sur la route et nous arrivons à Memphis. – Campement sur une sorte de petit cap planté de palmiers, au bord d'un grand étang, restes de l'inondation ; à gauche, maisons échelonnées avec un santon blanc ; au fond, perspective plate, verdure.

Mardi matin 11. – Promenade au bord du lac avec nos fusils sur l'épaule. – Arrivée de Neuville escorté d'une masse de messieurs. – Pipe et café, nuée de tourterelles au bord du trou où gît, et sur lui-même, un colosse (Sésostris ?) couché à plat ventre dans l'eau.

Nous montons à cheval, et à travers des champs cultivés, chevauchant par une longue chaussée de terre poussiéreuse, nous nous dirigeons sur les Pyramides de Sakkarah. Au pied d'une de ces pyramides, re-rencontre de ces messieurs, ils ont perdu Neuville, dont on entend au loin la fusillade. – Quantité formidable de scorpions. – Des Arabes viennent à nous en nous offrant des crânes jaunis et des planchettes peintes. Le sol semble fait de débris humains ; pour rarranger la bride de mon cheval, mon saïs a pris un fragment d'os. La terre est trouée et mamelonnée par les puits, on monte et descend ; il serait dangereux de galoper dans cette plaine tant elle est effondrée. Des chameaux passent au milieu, avec un enfant noir les conduisant.

Pour avoir des ibis nous descendons dans un puits, puis c'est un couloir dans lequel il faut ramper sur le ventre ; on se traîne sur du sable fin et sur des débris de poterie ; au fond, les pots à ibis sont rangés comme des pains de sucre chez un épicier, en tête-bêche.

Hypogée. – On dévale sur le sable par une ouverture étroite : colonnes carrées, enfouies, restes de peinture et d'un beau dessin ; chambres voûtées par des pierres convexes longitudinales ; modillons aux corniches, niches à momies. Ça devait être un très bel endroit.

Retour d'Aboukir [?] à Memphis au galop.

Nous lisons nos notes sur Memphis, couchés sur le tapis ; les puces sautent sur le papier. – Promenade au coucher du soleil dans les bois de palmiers, leur ombre s'étend sur l'herbe verte comme les colonnes devaient faire autrefois sur les grandes dalles disparues. – Le palmier, arbre architectural. – Tout en Égypte semble fait pour l'architecture, plans des terrains, végétations, anatomies humaines, lignes de l'horizon.

Mercredi, retour au Caire, presque toujours sous des palmiers. La poussière qui s'étend sous leurs pieds est clairsemée des jours du soleil qui passent dessous ; un champ de fèves en fleur embaume ; le soleil est chaud et bon. Je rencontre un scarabée sous les pieds de mon cheval. Nous passons le Nil à Bédrachein, laissant Toura de l'autre côté du Nil, un peu sur la droite.

Grand espace plat de sable jusqu'aux tombeaux des mameuks, bon soleil, sentiment de route, poudroisement, chaleur. J'étreins mon cheval dans mes genoux et je vais le dos voûté, la tête sur la poitrine. Nous rentrons par Caraméïdan et la citadelle.

Le mercredi 12 était l'anniversaire de ma naissance, 28 ans.

RETOUR AU CAIRE

Mosquée de Hasan : vestibule rond, pendentifs ou stalactites, grandes cordes qui pendent d'en haut. Nous mettons des babouches de palmier.

Mosquée d'Ibn Toulouïn, presque détruite, a été destinée par Ibrahim-Pacha pour faire un hôpital. Abbas-Pacha a enlevé les ouvriers pour sa maison de campagne, sur la route de Matârîyé. – Cour immense ; bas-côtés ogivaux, soutenus par des piliers en carré long, flanqués aux quatre coins d'une colonne.

Place de Roumelieh. – Sur la place de Roumelieh, nous trouvons nos amis les saltimbanques. L'enfant faisait le mort (fort bien), on quêtait pour le ressusciter ; on lui mettait un porte-mousqueton en fer dans la bouche et il se promenait avec cela, tout nu. Non loin, groupe d'Arabes jouant du tarabouk et chantant ; plus loin un autre contait un conte, de l'encens brûlait près de lui.

Bain turc. – Petit garçon en tarbouch rouge qui me massait la cuisse droite d'un air mélancolique.

Mariée dans les rues. – J'ai entendu une noce et je me suis dépêché. La mariée, sous un dais de soie rose, escortée de deux femmes à yeux magnifiques, celle surtout qui était à sa gauche ; la mariée, comme toujours, recouverte d'un voile rouge qui, avec sa coiffure conique, la fait ressembler à une colonne ; la mariée peut à peine marcher tant elle est empêtrée.

Des santons. – Un santon de Rosette tombe sur une femme et la ... publiquement ; les femmes qui étaient là ont défait leurs voiles et couvert l'accouplement. – Histoire d'un Français perdu dans la Haute-Égypte et sans moyens d'existence ; pour vivre il s'imagine de se faire passer pour santon et y réussit. Un Français le reconnaît... Le santon finit par obtenir une place de 12 000 francs dans l'administration militaire.

Dimanche 16 décembre 1849.

En remontant de déjeuner, j'ai entendu le cri aigre de L... qui se mourait. – J'ai lu sur mon divan les notes de Bekir-Bey sur l'Arabie, il est 3 heures et demie. – À 5 heures je suis

descendu dans le jardin fumer une pipe. M^{me} X... était morte ; en passant sur l'escalier, j'ai entendu les cris de désespoir de sa fille. Autour du bassin, près du petit singe attaché au mimosa, il y avait un franciscain qui m'a salué, nous nous sommes regardés et il a dit : « Il y a encore un peu de verdure », et il s'en est allé. Les enfants de l'école du juif jouaient dans le jardin, deux petites filles et trois garçons, dont l'un faisait crier une mécanique qui fait tourner des soldats. Le docteur Ruppel est venu, a donné une noix au singe qui a sauté sur lui : « Ah ! cochon ! ah ! cochon ! ah ! petit cochon ! » a-t-il dit, puis il s'en est allé faire ses courses en ville, car il avait son chapeau. Dans la cour, Bouvaret, en chemise et fumant son cigare, m'a dit : « C'est fini. On va enlever la mère et la fille qui se cramponne à elle ; elle crie maintenant à tue-tête, ce sont presque des aboiements. »

C'était une Anglaise élevée à Paris ; dans le quartier où elle vivait elle a fait la connaissance d'un jeune musulman, maintenant caïmakan, et s'est faite musulmane. Les prêtres musulmans et les catholiques se disputent son enterrement ; elle s'est confessée ce matin, mais depuis la confession elle est revenue à Mahomet et va être enterrée à la turque.

4 heures moins le quart.

À partir de lundi 17, toute la semaine il a plu ; le temps a été employé à l'analyse des notes de Bekir-Bey et à la photographie. Deux fois, nous nous sommes risqués avec nos grandes bottes dans les rues du Caire, pleines de lacs de boue : les pauvres Arabes pataugeaient là-dedans jusqu'à mi-jambe et grelottaient ; les affaires sont suspendues, les bazars fermés, aspect triste et froid ; des maisons s'écroulent sous la pluie. Pour sécher la boue, on répand dessus de la cendre et des décombres ; ainsi s'élève graduellement le niveau des terrains.

Égypte

Samedi 22, visite au tombeau d'Ibrahim-Pacha dans la plaine qui est entre le Mokattam et le Nil, après Caraméïdan. Tous les tombeaux de la famille de Méhémet-Ali sont d'un goût déplorable, rococo, canova, europo-oriental, peintures et guirlandes de cabaret, et par là-dessus des petits lustres de bal.

Nous longeons l'aqueduc qui porte des eaux à la citadelle ; des chiens libres dormaient et flânaient au soleil, des oiseaux de proie tournaient dans le ciel. – Chien déchiquetant un âne dont il ne restait qu'une partie du squelette et la tête avec la peau complète ; la tête, à cause des os, est sans doute le plus mauvais morceau. C'est toujours par les yeux que les oiseaux commencent, et les chiens généralement par le ventre ou l'anus ; ils vont, tous, des parties les plus tendres aux plus dures.

Jardin de Rôda. – Grand, mal tenu, plein de beaux arbres, palmiste des Indes. Au bout, du côté du Caire, escalier qui descend dans l'eau. – Palais de Méhémet-Bey (sur la droite en regardant Le Caire), celui qui fit ferrer son saïs qui lui demandait des markoubs. – Dans le jardin de Rôda il y a, du côté de Gizeh et cachée sous les arbres, près d'un sycomore magnifique, une maison qu'on louait jadis aux consuls et où l'on mènerait bien la vie orientale...

Hôpital de Kasr el-'Aïni. – Bien tenu. – Œuvre de Clot-Bey, sa trace s'y trouve encore. – Jolis cas de véroles ; dans la salle des mameluks d'Abbas, plusieurs l'ont dans le ... Sur un signe du médecin, tous se levaient debout sur leurs lits, dénouaient la ceinture de leur pantalon (c'était comme une manœuvre militaire) et s'ouvraient l'anus avec leurs doigts pour montrer leurs chancres. – Infundibulums énormes ; l'un avait une mèche dans le... ; v... complètement privé de peau à un vieux ; j'ai reculé d'un pas à l'odeur qui s'en dégagait. – Rachitique : les mains retournées, les ongles longs comme des griffes ; on voyait la structure de son torse comme à un

squelette et aussi bien, le reste du corps était d'une maigreur fantastique, la tête était entourée d'une lèpre blanchâtre.

Cabinet d'anatomie : préparation en cire d'Auzoux, dessin d'écorché aux murs, fœtus d'Auzoux dans sa boîte ronde ; sur la table de dissection un cadavre d'Arabe, avec une belle chevelure noire, il était tout ouvert.

Pharmacien corse, en veste de canne.

Le soir, scène de Sasseti.

Lundi 24 décembre, journée passée au Mokattam, où nous n'avons rien vu. Déjeuner entre deux roches ; les ânes se perdent, Joseph passe tout son temps à les chercher. Nous marchons dans le désert, nous nous couchons par terre, pas une idée, presque pas une parole, bonne journée d'inaction et d'air. Sur la hauteur en vue de la citadelle, une vieille mosquée. Nous montons les marches ruinées du minaret, d'où l'on voit Le Caire, le vieux Caire presque au premier plan, les deux grands minarets blancs de la mosquée de Méhémet-Ali, les Pyramides, Sakkarah, la vallée du Nil, le désert au-delà, Choubra au fond à droite. Nous avons bu une tasse de café dans un café près de la citadelle et fumé dans de longs chicheks (de La Mecque). À ma gauche, un peu derrière moi, un homme, monté sur le banc, faisait sa prière ; un enfant, pour faire une farce, a soufflé dans le cornet de Joseph ; un âne était à la porte, se tenant dans une pose parthénonienne, une jambe en avant et la tête gourmée comme l'âne de J.-C. dans la fresque de Flandrin à Saint-Germain-des-Près. Après avoir fait sa prière, l'homme s'est tranquillement peigné la barbe, comme fait un monsieur dans son cabinet de toilette. Ce même âne de Maxime, qui brayait souvent, avait à la fin des gargouillements comme le chameau ; est-ce à force d'en entendre ? on n'a pas encore étudié jusqu'à quel point va l'imitation chez les animaux ; cela pourrait finir par dénaturer leur langue, ils changeraient de voix.

Égypte

Messe de minuit (latine). – Évêque sous un dais, chandelles, colonnes garnies de damas rouge. – Au-dessus, gynécée en bois de palmier, en forme de ventre (comme malgré soi et la force de sa destination même ?) ; quelques voiles de femmes paraissaient à travers. – Pendant que les prêtres mettaient leurs chasubles, airs dansants de l'orgue.

Mardi 25, jour de Noël, visite à M. Delaporte. M^{me} Delaporte, petite, blonde, est anglaise, le bas du visage comme la Muse. – Lambert n'est pas chez lui. – Mougel-Bey. – Interminable promenade sur l'Ezbékîyé avec Lubert et Bekir. – Peur de se compromettre de ces messieurs. Quelle sottise et triste vie ! – Le fils du shériff de La Mecque avec toute sa suite à cheval, turban en cachemire, caftan vert, teint de café. – Dîner, conversation plus que légère, puis socialo-philosophique ; a dû peu amuser la société.

26, visite aux mosquées avec Delatour et m^{onsieur} Malézieux : redingote, col, chapeau, gants jaunes, air pitoyablement couenne, ne s'amusant pas du tout de l'architecture arabe. En revanche, en passant près du bazar des nègres, du côté de Bab-el-Foutoûh, s'est émoustillé : « Dites donc à votre guide de lui dire de se mettre toute nue », à propos d'une pauvre négresse qui était devant nous.

Mosquée d'El-Azhar. – Mollahs par terre au soleil, dans la cour, écrivant, pérorant ; enfilades de colonnes au pied desquelles on voyait des cercles de turbans blancs. Le cheik écartait à coups de bâton la foule, quand elle devenait trop compacte autour de nous. – Brutalité de notre cavas pour faire ranger le monde : sur les marches des mosquées, il prenait son long bâton à pomme d'argent à deux mains et tapait de droite et de gauche.

Séyidna-'l-Hasanein.

Hôpital civil de l'Ezbékîyé. – Fous hurlant dans leur loge. – Un vieux qui pleurait pour qu'on lui coupât le cou.

– L’eunuque noir de la grande princesse est venu me baiser les mains. – Une vieille femme me priait de la b..., elle exhibait son flasque et long téton pendant jusqu’au nombril et tapait dessus ; penchant la tête de côté et montrant les dents, elle avait des sourires d’une exquise douceur. Dans la cour, en m’apercevant, s’est mise à cabrioler sur la tête « et leur monstroyt son cul » ; c’est sa coutume lorsqu’elle voit des hommes. – Dans sa loge, une femme dansait en tapant sur son pot de chambre de fer-blanc comme sur un tarabouk.

Singe devant l’Hôtel d’Orient. – Une dame de la suite de la grande-duchesse de Hollande lui a donné ses gants. Avec elle était un monsieur décoré du Grand Lion néerlandais et ayant pour épingle de cravate un vaisseau à trois ponts. – Visite à Batissier.

Le soir, bal masqué dans la rue des b... valaques. Il y avait en tout deux masques ayant le physique de p... à 3 francs, spincers noirs avec des fourrures. – Grosse femme, maîtresse de l’établissement, table de jeu et consommation de petits verres : c’était d’un comique froid et stupide.

Jeudi 27. – Bazar des parfumeurs. – Visite à l’évêque catholique, réfectoire, bon dîner de ces messieurs : il y a deux espèces de gâteaux de Savoie. – Il n’y a moyen d’en rien tirer ; après vingt minutes de conversation presque à moi seul, je salue la compagnie.

Tombeau des Khalifes où photographie Maxime

Delatour. – Rentrée au Caire, tout est dans l’ombre, si ce n’est, du côté du vieux Caire, une place d’or dans le ciel sur lequel se détachent en noir quelques minarets.

Le Caire aux lumières.

Vendredi 28. – Démarches infructueuses pour les renseignements commerciaux. – Visite à l’évêque copte, qui me reçoit dans sa cour, précédé par Haçan qui lui dit : « C’est un cawadja françaou qui voyage par toute la terre pour

s'instruire et qui vient vers toi pour causer de ta religion. » Dans un petit jardin de quelques arbres, plate-bande de haute verdure sombre ; un divan treillagé en fait le tour.

L'évêque copte, vieux à barbe blanche, dans sa pelisse, accroupi dans un coin du divan, nu-pieds ; il toussotait. Autour de lui, des livres ; à une certaine distance, trois docteurs en robe noire, plus jeunes, debout, et avec de longues barbes aussi.

Quand il a été fatigué, un autre prêtre a continué. – Haçan, au milieu, debout, les bras croisés dans ses larges manches. – J'avais laissé mon courbach à l'entrée. – Moi assis sur le divan et devisant.

Samedi 29. – À 3 heures de l'après-midi, été à Boulak faire notre première visite à Lambert-Bey. – Le soir, vieux bonhomme qui vient chez nous ; il a connu Bonaparte et nous fait la description exacte de sa personne : « Petit, sans barbe, la plus belle figure qu'il ait jamais vue, beau comme une femme, avec des cheveux tout jaunes ; il faisait indistinctement l'aumône aux juifs, aux chrétiens et aux musulmans. » Notre vieux nous dit qu'il s'embête et voudrait bien que nous l'emmenions avec nous dans notre pays. C'est un fumeur d'opium ; le seul effet que cela lui fasse, c'est qu'il reste plus longtemps sur sa femme, quelquefois une heure. Il a été jadis très riche, a été marié vingt-et-une fois et s'est ruiné.

Nous avons eu ce jour-là, après notre déjeuner, des danseurs, le fameux Haçan el-Bilbesi, et un autre avec des musiciens ; son compagnon eût été remarqué sans lui. Pour costume à tous les deux, de larges pantalons et une veste brodée, les yeux peints avec de l'antimoine (koheull). La veste descend jusqu'à l'épigastre, tandis que les pantalons, retenus par une énorme ceinture de cachemire pliée en plusieurs doubles, ne commencent à peu près qu'au pubis, de sorte que tout le ventre, les reins et la naissance des fesses sont à nu, à travers une gaze noire retenue par les vêtements inférieurs

et supérieurs. Elle se ride sur les hanches comme une onde transparente à tous les mouvements qu'ils font. La flûte aigre, tarabouk, vous sonne dans la poitrine ; le chanteur domine tout.

Voici la traduction de ce que chantait le chanteur pendant la danse :

« Un objet turc d'une taille svelte possède des regards aigus et pénétrants.

« Les amants, à cause d'eux, ont passé la nuit dans les fers de l'esclavage.

« Je sacrifie mon âme pour l'amour d'un faon qui a su enchaîner des lions.

« Mon Dieu, qu'il est doux de sucer, de sucer le nectar de sa bouche !

« Ce nectar-là n'est-il pas la cause de ma langueur et de mon dépérissement ?

« Ô pleine lune, c'est assez de rigueur et de tourments ; il est temps que tu accomplisses la promesse que tu as faite à l'amoureux languissant.

« Et surtout ne mets pas un terme aux faveurs que tu lui accorderas. »

Les danseurs passent et reviennent. Inexpressivité de la figure sous le fard et la sueur qui coulent.

L'effet résulte de la gravité de la tête avec les mouvements lascifs du corps ; quelquefois ils se renversent tout à fait sur le dos, par terre, comme une femme qui va s'étendre, et se relèvent tout à coup d'un soubresaut brusque, tel un arbre qui se redresse une fois le vent passé. Dans les saluts et révérences, temps d'arrêt ; leurs pantalons rouges se bouffissent tout à coup comme des ballons ovales, puis semblent se fondre en versant l'air qui les gonfle. De temps à autre, pendant la danse, le cornac fait des plaisanteries et baise Haçan au ventre. Haçan, tout le temps, ne s'est pas quitté de vue de dedans la glace.

Égypte

Mouriez déjeunait pendant ce temps-là sur une petite table ronde à gauche.

Dimanche, visité l'église copte du vieux Caire. – M. de Voltaire eût dit : « Quelques méchants gredins réunis dans une vilaine église accomplissent sans pompe les rites d'une religion dont ils ne comprennent même pas les prières. » De temps à autre, le premier assistant venu indique tout haut la prononciation du mot que le prêtre ne peut lire.

Crypte de la Vierge, où l'on dit qu'elle se reposa avec son enfant quand elle arriva en Égypte. La crypte est supportée par des arcs plein cintre sur les côtés. Du reste, nulle. On nous lit des fragments d'évangile.

Mosquée d'Amr, au vieux Caire, sur le plan de celle de La Mecque. On nous montre la colonne qu'Omar chassa à coups de fouet de La Mecque en lui ordonnant de venir se placer ici, ce qu'elle exécuta ; on voit la marque du coup de fouet. On nous montre un puits dans lequel dernièrement un Algérien retrouva sa tasse qu'il avait laissé tomber dans le puits Zemzem. À l'entrée, à gauche, on montre deux colonnes jumelles : l'homme qui n'a pas dit de mensonge peut, quoiqu'elles soient fort rapprochées, passer entre elles deux et elles se referment ensuite.

Visite à Birr, commandant, aide de camp de Soliman-Pacha, grand et bon Allemand qui nous offre à déjeuner, ce que nous refusons.

Lundi, Saint-Sylvestre. – Départ pour le barrage, à dromadaire, qui nous réussit assez. Delatour et Joseph trottaient à âne. – Famille Mongel.

– Mohammed.

Photographie. – Villages de fellahs de l'autre côté du Nil. – Soirée musicale. – Couché dans la cange. – Scandalisé Delatour.

Mardi, jour de l'an. – Matinée froide et brumeuse. Nous repartons sur les dromadaires. – Atrocement triste jusqu'à Choubra, il m'est impossible de parler.

Mercredi, visite à Linant-Bey. Il nous reçoit dans son jardin dont on taille les haies ; il y a des roses, nous sommes au 2 janvier. Linant nous montre l'atlas de M. Jomard sur son voyage à l'oasis d'Ammon.

Jeudi 3, achat de graines, excellent bain.

Matârîyé-Héliopolis. – Vendredi 4, départ pour Matârîyé. Route sous des arbres. – Obélisque dans le jardin de Sélim-Effendi. – Un Arménien à long nez d'oiseau de proie, signe distinctif de la race. – Petite sakieh à l'entrée du jardin où est l'obélisque. – L'arbre de la Vierge est dans un autre jardin, sur la droite en arrivant à Matârîyé ; c'est comme plusieurs bûches mises de champ, du milieu de la réunion desquelles sort un tronc. Le jardin est plein de roses.

Je rentre au Caire, seul, dans un bon état. Le matin, en venant, j'avais vu un ibis blanc picorant dans l'herbe verte à côté des buffles ; quelquefois on en voit de posés sur leur dos ou sur leurs cornes.

Samedi 5. – J'ai traversé Le Caire à pied tant on glissait. Tout le long de la route, tantôt je descendais de mon baudet, tout en colère, je faisais quelque cent pas à pied, puis je remontais, et toujours de même. Le jeune Mohammed criait : « Haênbraïm aïbraïm !! » de toute sa force, et Brahim ne venait pas. Nos fouilles auprès de deux piliers carrés de pierre à l'entrée de Matârîyé sont infructueuses, nous ne trouvons qu'un gros bardach, un caillou rond et une espèce de bracelet en poterie. – Rentrée au Caire par le désert de Suez. – Le soir à dîner conversation des plus libres.

Dimanche 6 janvier. – Aqueduc de Joseph. Nous passons tout l'après-midi à tirer des oiseaux de proie le long de l'aqueduc de Pharaon. Des chiens blanchâtres, à tournure de loup, à oreilles pointues, hantent ces puants parages ; ils font des trous dans le sable, nids où ils couchent. – Carcasses de chameaux, de chevaux et d'ânes. – Il y en a qui ont le museau violet de sang caillé recuit au soleil ; des mères pleines se

promèment avec leurs gros ventres ; suivant leur caractère individuel, ils aboient aigrement ou se dérangent pour nous laisser passer. Un chien d'une autre tribu est fort mal accueilli, lorsqu'il vient dans une tribu étrangère. – Des huppés tigrés et au long bec picorent les vermisseaux entre les corps des charognes. – Les côtes du chameau, plates et fortes, ressemblent à des branches de palmier dégarnies de feuilles et courbées. – Une caravane de quatorze chameaux passe le long des arcs de l'aqueduc pendant que je suis à guetter des vautours. Le grand soleil fait puer les charognes, les chiens roupillent en digérant, ou déchiquetant tranquillement.

Après la chasse aux aigles et aux milans, nous avons tiré sur les chiens : une balle qui tombait près d'eux les faisait s'en aller lentement sans courir. Nous étions sur un mamelon, eux sur un autre ; tout le vallon compris entre eux et nous était dans l'ombre. Un chien blanc posé au soleil, oreilles droites. – Celui que Maxime a blessé à l'épaule s'est tourné en demi-lune, a roulé avec des convulsions par terre, puis s'en est allé... mourir dans son trou, sans doute. À la place où il avait été atteint, nous avons vu une flaque de sang et une traînée de gouttelettes s'en allait dans la direction de l'abattoir. C'est un enclos de médiocre grandeur, à 300 pas de là ; mais il y a cent fois plus de charognes en dehors qu'en dedans, où il n'y a guère que des tripailles et un lac d'immondices. C'est au-delà, entre le mur et la colline qui est derrière, que se voient d'ordinaire le plus de cercles tournoyants d'oiseaux. Tout le terrain de ce quartier n'est que monticules de cendre et poteries cassées. Sur un morceau de poterie, des gouttes de sang.

C'est le long de l'aqueduc que se tiennent d'ordinaire les filles à soldat, qui se livrent là à l'amour moyennant quelques paras. Maxime, en chassant, a dérangé un groupe, et j'ai régalez de Vénus nos trois bourriquiers moyennant la somme

de 60 paras (une piastre et demie, 7 sols environ). Ce jour-là, quelques soldats et des femmes fumaient au pied des arches et mangeaient des oranges ; un d'eux monté sur l'aqueduc faisait le guet. Je n'oublierai jamais le mouvement brutal de mon vieil ânier s'abattant sur la fille, la prenant du bras droit, lui caressant les seins de la main gauche et l'entraînant, le tout dans un même mouvement, avec ses grandes dents blanches qui riaient, son petit chibouk de bois noir passé dans le dos, et les guenilles enroulées au bas de ses jambes malades.

Lundi 7, entrée au Caire de la princesse belle-mère d'Abbas-Pacha, revenant du pèlerinage de La Mecque. On a été l'attendre au palais, qui est dans le désert de Suez. – Pèlerins montés sur des chameaux, qui descendent et se jettent dans les bras de leurs amis ou parents. – Deux hommes qui s'embrassent en pleurant et s'écartent aussitôt. – Manœuvres de l'infanterie irrégulière dans le désert. – Il fait froid et beaucoup de poussière ; Bekir-Bey nous fait entrer parmi l'état-major ; la musique joue des polkas. – Le chef de musique, grosse bedaine en redingote et en souliers-bottes, à cheval ; Nubar-Bey, jeune Arménien à la tournure Quartier latin, figure grotesque des pauvres pachas turcs serrés dans leurs uniformes européens.

Les chameaux de la princesse ont aux genouillères des miroirs entourés de colliers de perles, autour du cou un triple collier de sonnettes, sur la tête des bouquets de plumes de couleurs.

Les fenêtres de sa litière sont en forme de hublot de navire et décorées de glaces à l'intérieur.

Les lances des *irréguliers* sont, au bout de la hampe, décorées d'un hérisson de plumes.

Mercredi, je me promène tout seul dans Le Caire, par un beau soleil, dans le quartier compris entre Caraméidan et la porte de Boulak (celle qui est au cœur de l'Ezbékîyé, à

gauche en regardant le nord). Je me perds dans les ruelles et j'arrive à des culs-de-sac. De temps à autre je trouve une place faite par des décombres de maisons ou plutôt par des maisons qui manquent ; des poules picorent, des chats sont sur les murs. – Vie tranquille, chaude et retirée. – Quelques effets de soleil éblouissant, lorsque tout à coup on sort de ces ruelles si resserrées que les auvents des moucharabiehs des maisons entrent les uns dans les autres.

Jeudi 10, rentrée de la caravane de La Mecque, entrée du Tapis.

Nous nous levons matin et nous allons dans la rue, du côté de Bab-el-Foutoûh, attendre la caravane. On voit des têtes de femmes aux fenêtres, sous les auvents des moucharabiehs, et qui se voilent dès qu'elles s'aperçoivent qu'on les regarde.

Sur un chameau est assis un homme tout nu jusqu'à la ceinture, qui se dandine en mesure, dervichisant. Les hommes de la cavalerie irrégulière ont des attitudes superbes de déguellement et de férocité ; pas de pièces à leurs vêtements, de la poussière et pas de taches ; mais, en revanche, quelque bien disciplinée (relativement) que soit la troupe, c'est d'une opposition grotesque. – Plagiat européen, les pauvres officiers en sous-pieds, et quelles chaussures !

Chammas – M^{lle} Rose Jallamion – Histoire de Birr et du baron de Gottbert.

Jeudi 17. – Boulak, Nil, cange, soleil, vaste et calme aspiration. – Bains, seuls, parfums, lumière par les lentilles de verre des rondes. – Bardaches. – Jusqu'à 1 heure de nuit nous travaillons avec Khabel-Effendi.

C'est l'Épiphanie des Grecs, nous sortons à 1 heure du matin ; en attendant l'ouverture de l'église, nous stationnons dans un café. L'église ouvre à 4 heures du matin. – Église des Arméniens : une espèce de rotonde vitrée à l'entrée, dans laquelle on vend des bougies. Au moment où nous entrons, les assistants sont tournés le dos à l'autel et le nez vers la

porte. Les tableaux religieux sont dans le goût de ceux des Coptes. – Effet charmant des chœurs à demi-voix (chantés par les enfants) qui continuent le point d'orgue du fausset poussé par l'officiant. Quand le fausset est au bout de son point d'orgue, le chœur, *mezza voce*, continue. Peu de beauté dans les costumes. Le signe de croix est mêlé aux vraies prosternations musulmanes : ainsi, d'abord un signe de croix, puis une prosternation où le front touche à terre.

Re-station dans un café, Max va se coucher, les Grecs ne sont pas encore ouverts. – Troisième station dans un café, Joseph et moi ; il est 4 heures du matin.

Dans l'église grecque, tableaux byzantins d'un goût russe, cela vous reporte aux neiges. En entrant (pour la 2^e fois) dans l'église, le demi-crêpuscule commençait, j'avais ce picotement des yeux d'un homme qui a veillé sur ses jambes. Quelques grandes dames grecques entraient dans l'église ; j'ai été saisi par une bouffée de bonne odeur (fraîche) qui sortait de dessous leur voile, dans le grand mouvement de coude qu'elles faisaient pour le raffermir sur leur tête, et par le bas que le vent soulevait. À cette heure je vois passer devant moi un bas d'étoffe rose et le bout d'un pied dans une pantoufle jaune pointue.

L'office fut interminable. Le patriarche dans sa chaire, fier et dur de regard, a apostrophé deux ou trois fois vigoureusement les femmes qui babillaient dans le gynécée. – Petit garçon en redingote allant lui baiser la main et se prosternant. – Abus du baisement de main. – Lui-même baise l'évangile. – Après une quête on verse aux assistants de l'eau de fleur d'oranger, sur les mains. – Je m'en vais à 8 heures et la messe n'a fini qu'à 10 !

Le lendemain matin, contrat avec raïs Ferzalis au consulat.

Lundi matin, visite à Soliman-Pacha.

Vendredi 25 janvier, cérémonie du Danseh. – Piétinement. – Tohu-bohu de couleurs, à cause de tous les turbans qui se

pressaient. Deux voitures pleines d'étrangers ; une troisième voiture, verte, d'où sort la tête d'un nègre. Sur la terrasse du palais, à droite, des eunuques qui regardent. Deux troupes d'hommes se sont avancées, se balançant et hurlant, quelques-uns avec des broches de fer passées dans la bouche, ou des tringles passées dans la poitrine, et aux deux bouts étaient des oranges. Un grand nègre, la tête portée en avant, et tellement furieux qu'on le tenait à quatre ; il ne savait plus où il était. Des eunuques tombaient sur la foule à grands coups de bâton de palmier pour faire place ; on entendait les coups sonner sur les tarbouchs comme sur des balles de laine, ça avait le son régulier et nombreux d'une pluie. Par ce moyen un chemin a été ouvert dans la foule et l'on y a déposé les fidèles en tête-bêche, couchés à plat ventre par terre. Avant que le shériff ne passât, un homme a marché sur l'allée d'hommes pour voir s'ils étaient bien serrés les uns contre les autres et qu'il n'y eût pas d'interstice.

Le shériff en turban vert, pâle, barbe noire, attend quelques moments que la rangée soit bien tassée ; son cheval est tenu à la bouche par deux saïs, et deux hommes sont aux côtés du shériff et le soutiennent lui-même. Cheval alezan foncé, le shériff en gants verts. À la fin, ses mains se sont mises à trembler et il s'est presque évanoui sur sa selle, au bout de la promenade. Il y avait, à vue de nez, environ 300 hommes ; le cheval allait par grands mouvements et avec répugnance, donnant des coups de reins sans doute. La foule se répand aussitôt derrière le cheval quand il est passé, et il n'est pas possible de savoir s'il y a quelqu'un de tué ou blessé. Bekir-Bey nous a affirmé qu'il n'y avait eu aucun accident.

La veille, nous avons été au couvent des Derviches. Furieux coups de tambourin, un homme se roulait par terre avec un couteau. Quels coups de tarabouks ! le canon n'en approche pas, comme effet terrifiant. – Tentes sur l'Ezbékîyé,

Voyage en Orient

nous nous y promenons le soir, aux lumières, à regarder les longues files de gens chanter.

Lundi 28, présentation de M. Lemoyne, consul général, au consulat du Caire. – Effet triste de l'habit brodé d'argent de M. Belin, sans croix, entre celui de M. Lemoyne et celui de M. Delaporte. – Pompe. – M. Desgontanis, en Européen, que nous avons vu la veille en vieil Égyptien, regardant chanter dans une tente de l'Ezbékîyé.

Mardi 29, réception de M. Lemoyne à la citadelle. – Non-envoi de troupes, on part nonobstant. – Grand divan en brocatelle. – Au fond, dans un angle, Abbas-Pacha (quelque chose de Baudry plus grand). – Mameluks déplorables, ressemblent à des domestiques de louage. – Triste luxe. – Chammas avec une bande d'or à son pantalon, à cheval avec la canne. – Visite au consulat. – Zizinia descend de voiture, coulé en argent ; ressemblait à un bâton de sucre de pomme entouré de sa feuille de plomb. Il descend de sa voiture d'une manière carrée. – Visite chez Bekir. Lubert : « Son altesse a été charmante. » – M. Benedetti et M^{me} Marie. – La négresse de Bekir, drapée du menton dans son voile blanc, apportant les chibouks et le café.

Soirée froide et sans soleil.

Mardi 5 février, dîner chez Soliman-Pacha, avec M. Macherot, ex-professeur de dessin à l'école de Gizeh (supprimée).

À 8 heures, couché dans la cange ; dévoré de puces pour l'inaugurer.

SUR LE NIL

Nous restons la nuit amarrés devant le conak de Soliman-Pacha, Maxime attend des glaces par le courrier de demain.

Égypte

Le matin, mercredi 6, nous entendons jouer au billard chez Soliman. – Nous faisons une petite course en sandal jusqu'à la pointe de l'île de Rôda ; nos marins sont tout étonnés de voir un cawadja manier des avirons. À 2 heures, Joseph arrive... sans glaces ! Nous partons.

Bon vent arrière ; peu à peu, les barques, si nombreuses, s'éclaircissent. – Déjeuner. – La cange va, inclinée sur tribord ; le canot de la douane nous accoste : trois piastres et nous passons.

Il fait beau, nos marins sont joyeux, nos matelots font de la musique ; Joseph, à son fourneau, et l'écumoire à la main, exécute deux ou trois pas ; Chimy, le grotesque de la troupe, danse avec un bardach sur la tête. Le vent faiblit à l'entrée de la nuit. – Coucher de soleil. Les Pyramides de Sakkarah se détachent en gris dans la couleur d'or, qui s'étend depuis la ligne de la terre jusqu'au milieu du ciel ; à gauche, c'est d'abord rose, jaune, vert, enfin bleu ; au milieu est le Nil jaune, et au milieu du fleuve la cange, et Joseph au milieu de la cange, avec un mouchoir noué sur son tarbouch.

Jeudi matin 7. – Quand je monte sur le pont, on est tout près de la rive. La couleur de la terre est exactement celle des Nubiennes que j'ai vues au bazar des esclaves.

On hale à la corde. Vers 10 heures, on s'arrête à une île du fleuve ; les Pyramides de Sakkarah sont derrière nous, à droite. Nous descendons avec nos fusils dans l'île, nous rencontrons deux hommes couchés dans les roseaux, des canards et des oiseaux blancs ; c'est le grotesque de l'équipage qui nous suit avec un grand et gros bâton. – Sable dont l'aspect général est celui des bords de l'Océan ; sur la grève, quelques places mouillées qui ressemblent à de la crème de chocolat grise.

Khamsin. On s'enferme, le sable croque sous les dents, les visages en deviennent méconnaissables ; il pénètre dans nos boîtes de fer-blanc et abîme nos provisions, il est impossible

de faire la cuisine. Le ciel est complètement obscurci, le soleil n'est plus qu'une tache dans le ciel pâle. De grands tourbillons de sable se lèvent et fouettent les flancs de notre dahabieh, tout le monde est couché. Une cange d'Anglais descend le Nil avec furie et tournoie dans le vent. À la nuit tombante Max descend à terre avec Sasseti et Joseph, et tend quelques lignes de fond.

Vendredi. – Tiré à la corde le matin pendant quatre heures. Nous amarrons au village de Kafr-el-Ayyât, où nous sommes un peu protégés de la poussière par sa berge plus haute. Quelques bateaux sont amarrés au bord. Nous passons la journée de khamsin renfermés dans notre chambre. Le soir nous mettons pied à terre et nous allons à 20 minutes de là chasser des tourterelles dans un bois de palmiers qui entoure un village. – Jeune garçon en turban qui nous suit et nous indique les oiseaux sur les branches, tout en filant au fuseau du coton jaunâtre.

Samedi. – Même mouillage, chasse le matin au même endroit. Vent froid.

– Groupes de moutons et de buffles qui passent çà et là entre les palmiers, conduits par un enfant déguenillé ou par une femme ; le vent tord et colle avec furie les vêtements bleus de la fellah. – Silence. – Bientôt le village tout entier marche autour de nous et nous accompagne ; un jeune garçon grimpe au haut d'un palmier dénicher une tourterelle qui s'y était accrochée en tombant. Après le déjeuner, retour au même endroit et plus loin encore, dans un autre bouquet de palmiers. Toute la journée nous faisons un effroyable abatis d'oiseaux. Couchés à 7 heures du soir, nous dormons quinze heures.

Dimanche. – Mauvais temps ; restés dans la cange toute la journée ; amarrés un peu plus loin que le village précédent. Un Arabe tenant en laisse les lévriers de Haçan-Bey est venu

Égypte

les faire boire à la rivière. – Deux ou trois bateaux là. – Lu de l'Homère, écrit de *La Cange*.

Lundi. – Le temps se radoucit. – Pyramide de Zâouiyet à droite, que je vois le matin. Toute la journée halé à la corde. – Un peu de vent, le Nil est tout plat, nous marchons sur la berge, foulant du beau sable fin. Nous passons l'après-midi à paresser sur le pont ; le soir nous redescendons à terre à gauche, sur la rive droite.

Des nuages d'or, semblables à des divans de satin, le ciel est plein de teintes bleuâtres gorge-pigeon : le soleil se couche dans le désert. À gauche, la chaîne arabe avec ses échancrures ; elle est plate par son sommet, c'est un plateau ; au premier plan, des palmiers, et ce premier plan est baigné dans la teinte noire ; au deuxième plan, au-delà des palmiers, des chameaux qui passent, deux ou trois Arabes vont sur des ânes. Quel silence ! pas un bruit. De grandes grèves et du soleil ! le passage ainsi peut arriver à devenir terrible ; le Sphinx a quelque chose de cet effet.

Benisouéf. – Le 13, arrivée à Benisouéf, Comme notre cange aborde, un barbier se présente avec son miroir rond, incrusté, et ses serviettes pelucheuses. – Maison du gouverneur crépie à la chaux. – Son enfant vêtu à la stambouline et tiré dans des sous-pieds.

Jeudi 14. – Départ pour Medinet el-Fayoum, sur d'exécrables ânes, munis de bâts plus exécrables encore.

Campagne plate, tapis vert uniforme, relevé de temps à autre par un bouquet de palmiers cachant un village. Immense quantité de fèves ; on dirait que ce légume se venge de son interdiction. – Déjeuner près d'une fontaine, au village de El-Agegh. – Autre village plus grand où Maxime se perd.

Tombeaux ruinés, qui ressemblent à des culs de four ; des guenilles, des os blanchis paraissent à même dans la terre, comme une galantine coupée par la moitié.

N° d'édition : L.01EBNN000645.N001
Dépôt légal : novembre 2020

